THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY

845B458
Oj1924

ROMANCE

Return this book on or before the **Latest Date** stamped below. A charge is made on all overdue books.

U. of I. Library

DEC -2 1941

DEC 29 1964

APR 12 1974

JAN U 2 1986

JUL 0 8 1993

APR 2 2 1993

M32

4 J
2/12/2

JUDITH

HENRY BERNSTEIN

JUDITH

PARIS
ARTHÈME FAYARD & Cie, ÉDITEURS
18-20, Rue du Saint-Gothard.

Il a été tiré de cet ouvrage :

Vingt-cinq exemplaires sur papier de Hollande
Van Gelder Zonen
numérotés de 1 à 25.

Quarante exemplaires
sur papier vélin pur fil des Papeteries Lafuma
numérotés de 26 à 65.

Copyright by Henry Bernstein 1924.
Tous droits de reproduction, traduction, adaptation, représentation et exécution réservés pour tous pays, y compris la Russie.

845 B458
Oj 1924

A

ANDRE ANTOINE

Avec tout ce qui tient de nous
dans ces trois mots.

578771

NOTE

Le deuxième acte de Judith *a subi de sensibles modifications.*

Les six premières scènes du premier tableau sont ici remplacées par un dialogue fort court. Nous avons reconnu que l'ampleur de ces scènes dépassait leur objet, et aussi qu'elles devaient aux séductions de l'assyriologie un tour pittoresque, certain souci d'archaïsme, enfin quelques-uns des attraits les moins convenables à une œuvre telle que celle-ci.

Trois généraux et un intendant aux armées, entraînés par ces suppressions, ont disparu de la liste des personnages.

La scène de Vagaoo et de Judith, au troisième tableau, a été récrite et développée, alors que nous allégions d'autres parties du drame.

Judith *doit être représentée non pas dans sept décors mais dans trois, — un par acte.*

Au théâtre du Gymnase, selon notre désir, trois compartiments distincts de la tente d'Holopherne composaient, pour chacun des tableaux du deuxième acte, un cadre différent, et les beaux décors d'Antoine et de Soudéikine soulevèrent l'admiration.

Mais ces vives impressions visuelles et ces changements peuvent rompre la chaîne des pensées et nuire gravement à ce que Péguy nommait l'extra-texte.

Même observation pour le troisième acte. L'action si pressée, la brièveté des épisodes, et, d'autre part, la signification des paroles et des faits réclament, croyons-nous, un seul décor, une mise en scène très simple, naïve.

JUDITH

COMÉDIE DRAMATIQUE EN TROIS ACTES

PERSONNAGES

JUDITH

ADA

ABIGAIL

HOLOPHERNE

VAGAOO

SAAPH

SISARIOCH

CHARMI

UN MONGOL

Judith a été représentée pour la première fois sur la scène du théâtre du Gymnase le 12 octobre 1922.

La pièce comportait un plus grand nombre de personnages (voir note page 9).

En voici la liste avec les noms des interprètes :

JUDITH	Mmes	SIMONE.
ADA		FRANCE ELLYS.
ABIGAIL		PAULETTE NOIZEUX.
HOLOPHERNE	MM.	JACQUES GRÉTILLAT.
VAGAOO		ALCOVER.
SAAPH		HENRI ROLLAN.
SISARIOCH		GABRIO.
CHARMI		NUMÈS.
HASPHENOR		LOUIS ROUYER.
ASTOUBAR		JEAN DULAC.
ISSARAKIN		CLARINS.
BEROSE		MONTCLAIR.
LE MONGOL		LABUSQUIÈRE.

JUDITH

ACTE PREMIER

LA PRIÈRE

L'oratoire de Judith. C'est à l'étage supérieur d'une maisonnette une pièce peinte à la chaux et d'une austère nudité. Comme sièges, des tronçons d'arbres à peine façonnés. Le sol est couvert de cendres. Appuyée au mur, une harpe tyrienne. Une modeste terrasse fait deviner un jardin et laisse voir les toits de la petite ville. D'une fenêtre, le regard plonge sur la vallée : le camp d'Holopherne déploie à l'infini ses rangées de tentes et son fourmillement.

SCÈNE PREMIÈRE

JUDITH, *elle porte une robe très simple. A sa ceinture, une orchidée jaune;* ABIGAIL, *une jeune femme plus élégamment vêtue que Judith.*

(Au lever du rideau, elles sont toutes deux étendues sur le sol, en prières. Mais l'esprit de Judith est agité. L'on entend ses gémissements, parfois terribles, mêlés à des plaintes plus douces, presque enfantines. Cela s'éteint. Silence. Bientôt elle se redresse à demi. Elle a

un visage égaré. Ses lèvres murmurent les oraisons... Et puis le désespoir revient : de ses deux poings fermés, elle frappe sa poitrine, son ventre. Une de ces brutalités envers elle-même lui arrache un cri de douleur.

ABIGAIL, *sursautant.*

Yaoudith ! *(Elle se lève.)* Yaoudith, votre douleur m'effraie. Chère Yaoudith !

JUDITH, *indistinctement.*

Laissez-moi !

ABIGAIL.

Yaoudith, c'est assez implorer le Seigneur ! Donnons quelque repos à nos pauvres âmes !

JUDITH.

Laissez-moi ! Laissez-moi !

ABIGAIL.

Non, Yaoudith ! Non ! Tant de larmes vous feront mourir !... Vous tomberez malade, Yaoudith ! Venez, ma chère, je veux vous voir assise. *(Elle a glissé sa main entre la chemise et la poitrine de Judith. Elle ramène une large bande de cuir.)* Ce cilice est cruel ! Il est affreux ! Les crins sont bien trop durs... *(Cependant, elle a installé Judith sur le banc et elle mouille un linge à l'eau d'une grande terrine qui est posée à terre.)*

Permettez-moi, Yaoudith, de remplacer votre servante !...

JUDITH.

Non...

ABIGAIL.

Oh ! vous ne garderez pas ce visage sali de poussière et de larmes !... Pauvre petit visage... *(Lui prodiguant ses soins.)* Vous, joyau de Béthulie, vous ressemblez aux pieuses bonnes femmes de Juda qui portent sur elles, tout le jour, un peu de la boue du temple. Voilà ! Le joyau reparaît. Ah ! ces cheveux !... Savez-vous que les cendres vous font une coiffure ravissante ? *(Riant.)* Tout vous est une parure, Yaoudith !... *(Un silence. Abigaïl s'est approchée de la harpe.)* Yaoudith, ne voulez-vous pas chanter un de vos psaumes ?

JUDITH.

Non.

ABIGAIL.

Celui en l'honneur de Saül ?

JUDITH.

Non !... Non !

ABIGAIL.

Il est si majestueux, si poétique !... Vous l'avez chanté pour la première fois dans la maison de

ma mère, en un temps où je n'étais pas encore mariée. Vous vous en souvenez? L'assistance était nombreuse... nos parents, nos amis, les Anciens de la Ville... Toutes les têtes s'inclinaient devant vous, même les plus vénérables... Je me sentais si émue! Je vous regardais de loin... Je ne savais pas ce que j'admirais le plus, de votre beauté ou de votre gloire. Ah! Yaoudith, vous êtes une femme incomparable!

JUDITH, *un sanglot.*

Mon Dieu, permettrez-vous?...

ABIGAIL, *tendrement.*

Yaoudith!... *(Un silence.)* Au moins, voulez-vous fredonner pour moi le petit cantique du *Déchirant souvenir?*

JUDITH.

Non!

ABIGAIL.

Je vous accompagnerai sur la harpe. Notre chant vaudra bien une prière! *(Mais Judith détourne la tête.)* Je suis désolée... Je l'aime tant, ce cantique! Vous l'avez composé tout à la fin de l'hiver... Ah! quel temps bienheureux!... Et si

proche, quoiqu'il me paraisse plus reculé et fini que les jours de ma petite enfance. L'on riait alors !... Parfois, nous parlions de l'armée de Nabuchodonosor... mais comme on parle de l'océan lointain. Et maintenant !... *(A la fenêtre.)* Le camp des ennemis ! L'aurons-nous interrogé !.. Nous le regardons tout le jour. Quand il fait noir, c'est lui qui nous regarde par ces mille petits yeux clignotants... Ma chérie, quel jour que celui où les avant-gardes du roi Ozias déboucheront des cols de Mesdaïn !... Yaoudith, vous qui savez vivre dans l'avenir, quand verrons-nous le premier escadron étinceler sur la plaine ?

JUDITH.

Jamais !

ABIGAIL.

Jamais ! Mais Juda nous a promis une prompte délivrance ! *(Un silence.)* Pas plus tard qu'hier, chez Salomith... A propos, Yaoudith, vous ignorez la nouvelle ! C'est une chose inconcevable. Depuis que vous vous êtes enfermée dans la retraite et que nous avons toutes suivi votre exemple, devinez chez qui se réunissent maintenant nos amis... les Anciens... tout le monde ! Chez Salomith, ma chère ! Une femme qu'aucune de nous ne saluait, même près de la Porte ! Hier, votre cher Charmi a soupé sur la terrasse de son

toit ! Vous entendez, le Chef des Anciens reçoit l'hospitalité d'une Salomith !... Ce scandale ne peut durer. Yaoudith, que croyez-vous ?

JUDITH.

Je crois, Abigaïl, que nous allons périr.

ABIGAIL.

Vous êtes implacable ! Sans répit, votre œil demeure fixé. Vous ne regardez ni à droite, ni à gauche, ni plus haut, ni plus bas !... Vous ne voyez que le massacre !... Voilà la brise qui se lève ! L'adorable brise !... C'est son heure. Je finirai par croire qu'elle sort de ce bouquet d'oliviers ! Quel délice d'habiter tout au haut de la ville !... Je vois, Yaoudith, que mon bavardage vous irrite. Je ne possède pas votre puissant cerveau... Ma tête est trop petite pour contenir le malheur immense que vous prévoyez. C'est la vérité, Yaoudith !... Comment pleurerais-je sur un événement que je ne parviens même pas à me représenter ?

JUDITH.

Je vais prier, Abigaïl.

ABIGAIL.

Je vous laisse... Voulez-vous que nous ve-

nions, mon mari et moi, après notre souper, vous tenir un peu compagnie ?

JUDITH.

Non. Venez demain, Abigaïl.

ABIGAIL, *qui embrasse Judith.*

Adieu, ma chérie. N'abîmez pas ces beaux yeux !

SCÈNE II

JUDITH, ADA.

JUDITH, *penchée sur le jardin.*

Ada !... Viens. *(Elle s'éloigne de la terrasse d'un pas ou deux et y retourne presque aussitôt.)* Quand il te plaira !... T'ai-je donné l'ordre de t'étirer au soleil ?

(Ada paraît sur la terrasse. C'est une fraîche et robuste fille qui a de la beauté.)

ADA, *s'inclinant vers le Livre.*

Que tes tentes sont belles, ô Jacob, tes demeures, ô Israël !

JUDITH.

Approche. *(Ada fait deux pas.)* Viens plus près ! *(Elle fait un pas encore.)* Plus près !

(Elles sont l'une contre l'autre.)

ADA, *effrayée.*

Maîtresse...

JUDITH.

Tu ne paraissais pas trop contente, Ada, lorsque je t'ai fait descendre de Mesdaïn pour remplacer ma vieille Azubei ? Pourquoi faisais-tu cette grimace ?

ADA.

Mais...

JUDITH.

Tu étais si triste de quitter ton époux pendant quelques jours ?

ADA.

Je n'ai pas...

JUDITH.

Ou c'est la culture et le troupeau que tu regrettes, bonne fermière ? Hein ?

ADA.

Mais, maîtresse, je...

JUDITH, *saisissant Ada par sa robe, près de la gorge, et, du poing, la frappant au visage.*

Chienne, misérable chienne !

ADA.

Maîtresse !... Mais qu'ai-je fait ?...

JUDITH.

Comment as-tu osé?... Tantôt... à l'heure de la sieste!...

(Elle frappe avec rage.)

ADA, *qui tombe à genoux et sanglote.*

Je ne mérite pas votre colère!... Je ne sais pas ce que...

JUDITH.

Menteuse! Chienne! Je me tenais devant la fenêtre de ma chambre. Le repos n'existe plus pour Yaoudith! Un homme a traversé furtivement le jardin... Au même instant, tu poussais le volet de la chambre du bas...

ADA.

Je n'ai pas ouvert ce volet. Ce n'était pas moi.

JUDITH.

J'ai vu ton épaule, tes cheveux!... L'homme s'est glissé dans la chambre, t'a prise dans ses bras...

ADA.

Oh! maîtresse, mais...

JUDITH.

Cela aussi, je l'ai vu! Sur le mur, en face de

vous, j'ai vu vos ombres grotesques, l'ombre de votre enlacement !

ADA, *s'écroulant.*

Pardon ! Pardonnez-moi !...

JUDITH.

Oh ! oh ! tu périras !

ADA, *lui baisant les pieds.*

Oh ! non... Je ne veux pas mourir !... Maîtresse chérie, vous êtes la plus belle et la meilleure d'entre les femmes...

JUDITH.

Demain, à l'aube...

ADA.

O-oh ! O-oh !

JUDITH.

Toi, étrangère misérable, je t'ai unie en mariage à un de ma race ! A un homme libre, toi, la fille d'esclaves !

ADA.

Vous ne savez pas ma triste vie...

JUDITH.

Prostituée ! Fornicatrice !

ADA.

Il est brutal... Il est si grossier !

JUDITH.

Tu as traîné l'adultère jusqu'en ma demeure !

ADA.

Pitié !

JUDITH.

Et dans quel instant ! Alors que Juda tout entier se courbe et retient son souffle... Alors que Dieu, portant la pauvre Béthulie sur sa paume toute-puissante, examine notre destin ! Un frémissement de sa colère, et tout ici cesse d'exister. Mais qu'importe à cette Moabite !

ADA.

J'ai péché par faiblesse !

JUDITH.

Par chiennerie ! Ah ! ces jours épouvantables te portent à la luxure ? Je te promets un accouplement sans pareil. Sur ton beau corps nu, le rocher du supplice se couchera. Il écrasera lentement tes seins, ton ventre...

ADA.

Mourir... Mourir dans les souffrances... Tant souffrir pour mourir !...

JUDITH.

Voyez cette malheureuse ! Elle se tord d'épouvante devant la punition, et, tantôt, elle bravait le Seigneur avec ivresse. Imbécile ! *(Elle se tait et marche par la pièce. La servante sanglote désespérément. Judith revient, se penche sur elle.)* Le désir est donc si violent en toi qu'il abolit toute crainte ? *(Lui donnant un coup de pied.)* Hein ?

ADA.

Ce n'était pas le désir !

JUDITH.

Et qu'était-ce alors ?... Répondras-tu ! *(Saisissant les cheveux, relevant la tête.)* Quel instinct te menait ?

ADA.

Mourir...

JUDITH.

Oh ! tes pleurs !... *(Elle lâche prise. La tête va heurter le dallage. Sanglots. Au bout de quelques secondes, Judith dit posément :)* Ada !... Ada, veux-tu vivre ?

ADA.

Oui ! Oh oui !

JUDITH.

Veux-tu échapper à la lapidation ?

ADA.

Oui, maîtresse, oui !

JUDITH.

Tu le peux.

ADA, *qui a rampé jusqu'à Judith, assise.*

Que dois-je accomplir ?

JUDITH.

Il te suffira de répondre à mes questions.

ADA.

Interrogez-moi !

JUDITH.

Mais, *(Lui touchant le front.)* c'est ça, comprends-tu ? ça que je veux !... Je veux que tu me dises les choses qui vivent là dedans plus sincèrement que tu ne te les es jamais dites à toi-même.

ADA.

Maîtresse, je serai franche !

JUDITH.

Il me faut des réponses... des réponses toutes nues !

ADA.

Je dirai la vérité.

JUDITH.

Si tu tentes d'embellir ce qui est...

ADA.

Non, non !

JUDITH.

Je le démêlerai aussitôt...

ADA.

Oui !...

JUDITH.

...Et c'est le juge et la torture.

ADA.

Interrogez-moi.

JUDITH.

Tu me dis : « Je n'étais pas une bête en folie... »

ADA.

C'est vrai !

JUDITH.

Alors, je dis, moi : « Si tu n'obéissais pas à la chair, pourquoi as-tu commis ce crime, couru ce risque terrible ? »

ADA.

Parce que... parce que ce matin, comme je revenais de la fontaine...

JUDITH.

Ce matin ?

ADA.

Maîtresse... il faut que vous sachiez... je le connais depuis longtemps... depuis plus de quatre années...

JUDITH.

Quatre ans !

ADA.

Mais je ne l'aime plus... Maîtresse, je refusais de le voir ! Il m'a fait trop de mal ! Et on le croyait parti pour Esdrelon.

JUDITH.

Mais il a reparu et tu as cédé ?

ADA.

Hélas !

JUDITH.

Menteuse, tu le désires encore !

ADA.

Non ! J'en fais le serment devant Dieu qui m'a vue ! J'ai été entraînée par la peur, le souvenir, la tristesse... J'étais si triste tantôt ! Mais je l'ai subi ! Je l'ai subi, maîtresse. Et après, je le haïssais.

(Un silence.)

JUDITH.

Pourquoi étais-tu si triste? Tu crois que Béthulie va tomber?

ADA.

Je ne pense pas à Béthulie!... *(Se reprenant :)* Je veux dire, j'ignore tout de la guerre! Je ne suis qu'une servante.

JUDITH.

Pourquoi étais-tu triste aujourd'hui?

ADA.

Je ne sais pas... je suis toujours triste maintenant.

JUDITH.

Pourquoi?

ADA.

Je ne sais pas... Je n'aime personne.

(Elle a peur. Un silence.)

JUDITH, *penchée sur Ada.*

N'as-tu commis l'adultère qu'avec celui-là? *(Et comme Ada baisse la tête.)* Bien sûr! Tu as appartenu à qui voulait!

ADA.

Non, maîtresse, j'ai aimé un autre homme, un seul.

JUDITH.

C'est faux ! Les souvenirs se pressent dans tes yeux rusés, dans tes yeux avides. Prends garde !

ADA.

Je n'ai aimé qu'un autre homme, maîtresse ! Il se nommait Melchias.

JUDITH.

Ne tremble pas ainsi. Lequel as-tu préféré de tes deux amants ?

ADA.

Melchias.

JUDITH.

Ce Melchias... tu t'es lassée de lui comme de l'autre ?

ADA.

Maîtresse, je l'ai perdu... Il est mort.

JUDITH.

Il est mort ?

ADA.

La fièvre me l'a pris en moins d'une journée.

JUDITH.

Il est mort... *(Une pause.)* Il est mort au temps de votre folie ?... alors que vous étiez encore aveugles, accrochés ?... Dis !

ADA.

Je l'aimais. Chaque jour était plus profond.

JUDITH.

Et il t'aimait aussi ?

ADA.

Oui... *(Un temps.)* La veille de sa mort, je l'ai rejoint parmi les rochers... Il me regardait monter vers lui et il criait mon nom ! Il criait : « Mon Ada ! Tu es belle, mon Ada ! »

(Elle pleure.)

JUDITH.

Et, quelques heures plus tard, ton trésor t'était ravi ?

ADA.

Oui...

JUDITH.

Ta joie, ton angoisse, ton impatience de vivre avaient fui avec la chaleur de ce corps !

ADA.

Oui, maîtresse.

JUDITH.

Rien n'était plus ?

ADA.

Non, maîtresse.

JUDITH.

Tu as souffert ?

ADA.

Si j'ai souffert !

JUDITH.

Tu as souffert longtemps ?

ADA.

Je l'ignore... Les heures du jour n'existaient plus, ni les saisons. Joram me frappait avec le manche de son fouet, et je ne pleurais pas, et mon regard était si fixe qu'il prenait peur et cessait de me battre.

JUDITH.

Pourtant, tu l'as oublié ton Melchias !

ADA, *très bas.*

Abandonné.

JUDITH.

Tu as donné tes baisers à un autre !

ADA.

Oui.

JUDITH.

Comment t'expliques-tu cela ?

ADA.

On ne peut se passer toujours de la voix, du souffle, des lèvres...

JUDITH.

Plus simplement, ce... cet Athanaël a su te consoler !

ADA.

Oh ! je n'aimais plus Melchias ! Je ne l'ai pas laissé pour un autre homme. Non, non, mon amour avait fini !

JUDITH, *ironique.*

Qu'est-ce que la fin d'un souvenir ? Ta douleur s'est envolée tout à coup ?

ADA.

Non pas ! Sans doute ai-je pleuré quand déjà je ne souffrais plus. Mais, un matin, le soleil a touché ma gorge, et, moi, j'ai abaissé ma chemise pour m'offrir à son rayon.

JUDITH, *surprise.*

Eh bien ?

ADA, *surprise aussi...*

C'était la première fois que mon corps sentait... aimait quelque chose depuis... depuis Melchias ! J'ai rougi comme s'il m'avait vue !

JUDITH.

Ah ! oui, oui... tu avais l'impression de trahir sa mémoire ?

ADA, *pensivement.*

Je l'ai bien compris, ce sont les vivants qui donnent la mort. Moi, j'ai laissé mourir mon amant. Oui, je l'ai sacrifié. Et dans quelles délices ! Je retrouvais toutes les choses. J'étais molle, de l'odeur des orangers... Ah ! le peu qu'est l'amour !

JUDITH.

Tu penses cela ?... Non, non, tu te trompes !

(Un silence.)

ADA.

J'aurais voulu retenir mon désespoir. Ne souffre pas qui veut. J'étais ivre... gonflée de... de...

JUDITH.

De désir ?

ADA.

Oui...

JUDITH.

Tu désirais un autre amour ?

ADA.

Non...

JUDITH.

Un autre homme ?

ADA, *vivement.*

Non !

JUDITH.

Mais quoi ?

ADA.

Je désirais...

(Un long silence. Judith reprend sa marche par la pièce. La servante la suit des yeux furtivement.)

JUDITH.

Ada, chacun doit ignorer ce que j'ai surpris... ton forfait... ce... cet homme sous mon toit ! Tu comprends ?

ADA, *frémissante.*

Oui, maîtresse.

JUDITH.

Et plus jamais, jamais, tu ne céderas à sa prière !

ADA.

Si je vous désobéis, que mon cadavre nourrisse les chacals !

JUDITH.

Je te fais grâce du châtiment.

ADA, *qui baise le bas de la robe de Judith.*

Je vous bénis, ma bonne maîtresse ! La fille souillée bénit Yaoudith, pure entre les pures.

JUDITH.

Je pense que tu as répondu avec sincérité... et j'ai pris en compassion ton triste sort.

ADA.

J'ai laissé parler mon âme, grande Yaoudith ! C'est vrai ?... Je n'irai pas au supplice ?... *(Judith secoue la tête distraitement.)* Bénie soit votre bonté... Bénis vos jours !

JUDITH, *le regard perdu.*

De jours à vivre, combien m'en reste-t-il ?

ADA, *dont le front ne cesse de frapper le sol.*

Je prierai ! Je prierai et je me punirai. Je jeûnerai et je travaillerai double jusqu'à chanceler de fatigue, comme le mulet de la ferme ! Et je tirerai le sang de cette chair maudite. Autant de baisers, autant de blessures !

JUDITH, *qui n'a prêté aucune attention à ce repentir, vient s'asseoir sur le banc, près d'Ada accroupie.*

Tu as toujours détesté ton mari ?

ADA.

Maîtresse, je n'ai pas dit cela !... Pardon !... Au début de notre mariage, je me reprochais ainsi qu'un crime mon... ma répugnance pour Joram.

JUDITH.

Enfin, il te répugnait !

ADA.

Oui...

JUDITH.

Physiquement ?

ADA.

Oui...

JUDITH.

Et tu as éprouvé ce dégoût au premier contact ? Sois tout à fait sincère !

ADA.

Avant !... Avant qu'il ne m'eût touchée.

JUDITH.

Ah !... Pourtant Joram est vigoureux et sain... sa figure n'est pas sans beauté.

ADA.

Je ne sais !

JUDITH.

Et, dis-moi, étais-tu obsédée de l'effroi de son étreinte ? Tu comprends ? L'heure pour ton corps de servir devint-elle la chose redoutable de l'existence ?... Non ? Ce n'était pas à ce point ?...

ADA.

Si !

JUDITH.

Tu voyais, tout le long du jour, revenir la nuit monstrueuse ?

ADA.

Oui...

JUDITH.

Ecoute ! Pendant qu'il s'amusait, t'est-il arrivé d'appeler la mort ?

ADA.

Oui.

JUDITH.

Et après ?... après, au côté de l'ennemi essoufflé, contenais-tu la détresse sans limite d'une enfant... d'une petite enfant ?

ADA.

Oui...

JUDITH.

C'est oui... pour ne pas me contredire ?

ADA.

C'est oui, parce que Yaoudith connaît la misère des êtres mieux que les êtres !

(Une pause.)

JUDITH.

Ma chère, voyons... ne poussons pas le tableau trop au noir ! Ce grand dégoût faisait trêve de temps à autre ?

ADA.

Je ne comprends pas, maîtresse !

JUDITH.

En huit années, tu as bien reçu de Joram, le plaisir ?

ADA.

Jamais !

JUDITH.

Jamais ?

ADA.

Jamais.

(Un silence.)

JUDITH.

S'il en est ainsi, Ada, tu n'as pas davantage aimé Melchias !

ADA.

Quoi !

JUDITH.

Tu t'es fait illusion. Tu n'as pu l'aimer.

ADA, *se redressant à demi.*

Je n'ai pas aimé Melchias !

JUDITH.

Non !... Pas avec ton corps.

ADA, *bas.*

Oh !

JUDITH.

Tu l'as aimé charnellement ?... Pour la joie de tes sens ?...

ADA, *bas.*

Mon Melchias !

JUDITH.

Ada, je demande... j'exige des souvenirs... de vrais souvenirs... dépouillés de tout ce qu'y attachent le rêve et le regret. As-tu connu la volupté dans les bras de cet homme ?

ADA, *bas.*

Entre ses bras, j'ai crié et pleuré de bonheur !

JUDITH, *presque plaintive.*

Mais quelle force t'y a jetée entre ses bras ? Pourquoi t'es-tu prêtée avec celui-ci au geste que tu abhorrais ? Qu'est-ce qui t'a fait aimer Melchias ?

ADA.

Je l'ai vu... Je l'ai vu dans la grande prairie qui descend de Mesdaïn...

(Une pause.)

JUDITH.

Oui ?...

ADA.

Sur les pentes, l'herbe était brûlée, et je regrettais d'avoir mené le troupeau jusque là. Mais la lumière m'a prise et endormie... Je me suis éveillée en sursaut, parce qu'un homme se tenait à quelques pas de moi... Il coupait des branches aux saules du ruisseau... Son père était Ghéon, le vannier, de la tribu de Gad !

JUDITH.

Parle !

ADA.

J'avais été saisie de terreur. On ne rencontre jamais d'inconnus là-haut ! Et puis la crainte s'est retirée de moi, mais j'ai continué de frémir et mon cœur m'étouffait.

JUDITH.

Il était si beau ?

ADA.

Je ne me demandais rien de pareil... J'avais envie de le voir et de le voir encore, c'est tout !

JUDITH.

Qu'a-t-il dit ?

ADA.

Pas un mot, et nos regards ne se sont par croisés. Quand je détournais mes yeux, je sentais les siens sur moi. A la fin, la fraîcheur est venue m'avertir... Je me suis levée, j'ai rassemblé les bêtes et j'ai marché sur le chemin du retour. Le soleil descendait. Un seul grand nuage de la couleur du soufre était au-dessus de moi et devant moi pendait le rideau de feu. Je me suis dit : à ce rocher, avant de disparaître à sa vue, je regarderai en arrière. Un peu plus loin, j'ai pensé : mais il ne va pas m'attendre, la prairie sera vide ! Et il m'a semblé alors que j'avais tout perdu. J'ai tourné la tête bien avant le rocher... La nuit tombait des arbres et l'herbe était noire. Il était debout à la même place, sa main protégeant son regard qui m'avait suivie.

(Ada, toute droite maintenant, est auprès de Judith assise et qui lève les yeux vers son visage.)

JUDITH.

Parle, mon enfant, parle !

ADA.

Cette nuit-là, la première pluie a fait rage. Quelle pluie ! Je l'entendais avec horreur. Demain les bêtes resteraient au pacage de la ferme !... Toute l'eau glissait du ciel ouvert et s'abattait

sur mon espoir et sur ma vie. Mais, à l'aube, la pluie s'est tue et le soleil a brillé pour moi. Je me suis mise en route dans le matin bleu, poussant les moutons... C'était dur de courir sans cesse, de-ci de-là... Mes pieds enfonçaient dans la terre lourde, mais aucun effort n'existait! Il n'y avait que la prairie là-bas et les grands coups de mon cœur. Avant de contourner le rocher, j'ai dû m'asseoir un peu pour ne pas mourir. Il m'attendait. Je me suis arrêtée et il a couru vers moi... Je l'ai vu qui fendait le troupeau... comme un nageur!

JUDITH, *murmurant.*

Parle.

ADA.

Voilà!... Il a posé sa main, là... à mon cou... Souvent, il me tenait ainsi...

JUDITH, *assise toujours, plus affaissée et qui appuie sa tête au bras de la servante, dit très bas.*

Et tu as deviné le désir et l'amour?

ADA.

Oui...

(Une pause.)

JUDITH, *très bas.*

Il t'a prise aussitôt?

ADA, *très bas.*

Oui...

JUDITH, *très bas.*

En silence ?

ADA, *très bas.*

Oui...

JUDITH, *très bas.*

Là, dans cette boue ?...

ADA, *très bas.*

Oui...

JUDITH, *très bas.*

Sous le soleil... *(Un silence. Sourdement.)* Tu es gentille, Ada... Oui, oui, très gentille !... *(Un silence.)* Je veux savoir encore... *(Un silence.)* Non !... *(Un silence.)* Ada, dans ton bonheur, une pensée entre toutes t'éblouissait ! Laquelle ? Ada, laquelle ?

ADA.

La pensée... la pensée de lui. Sentir...

JUDITH.

Sentir ?...

ADA.

Sentir qu'il existait.

JUDITH.

Sa présence.

ADA.

Et son absence !

JUDITH.

Son absence... Oui, c'est quelque chose d'être privée tellement, d'être comme le tronçon d'un ver coupé en deux !

ADA.

C'est vrai ! C'est joli, maîtresse !

JUDITH, *souriant.*

Non, non !... Je t'en prie, ne t'arrête pas à cette image détestable ! Alors, son absence ?...

ADA.

Mais il n'était jamais absent !

JUDITH.

Non !... Car tu le retenais par tous les fils de la tendresse ! La tendresse ! C'est elle la joie des joies, l'essence de l'amour ! N'est-ce pas, Ada ?

ADA.

Oui !

JUDITH.

Amour signifie : tendresse, suprême tendresse ! N'est-ce pas, Ada ?

ADA.

Oui.

JUDITH.

Et le reste, la soi-disant possession n'appartient pas au divin bagage. Ce rapprochement informe s'accompagne des mots de la tendresse, mais par une duperie sacrilège où les deux sexes sont complices! D'abord, le désir de la femme n'existe pas. C'est une ivresse factice que le mâle provoque par ses invariables ruses... toute sa parade ridicule, que les animaux exécutent aussi parfaitement que lui! Est-il vrai?

ADA.

Oui...

JUDITH.

A peine Melchias t'avait-il quittée, le désir, que dis-je! la notion du désir s'éteignait dans ton être. N'est-ce pas?

ADA.

Oh! non...

JUDITH.

Si! le désir de son étreinte, de sa chair!

ADA.

Non, non, je le voulais sans cesse!

JUDITH.

Tu te l'imagines aujourd'hui !

ADA.

Non, j'étais folle !

JUDITH, *faiblissant.*

De regret, Ada, non de désir !

ADA.

Tout mon corps appelait son corps ! Oui, j'étais folle !... Un peu de son odeur demeurée sur moi... *(Honteuse.)* Maîtresse...

JUDITH.

Va, va donc ! Son odeur sur toi...

ADA.

Ou bien la nuit m'apportait un parfum que nous avions respiré l'un contre l'autre...

JUDITH.

Oui... Et ?

ADA.

Tout devenait caresse... le drap était trop lourd à mes seins... Je défaillais.

(Un long silence. Le corps de Judith ploie comme si elle allait tomber en avant. Enfin, elle relève un visage douloureux.)

JUDITH.

As-tu été heureuse tant qu'il a vécu?

ADA.

Oui...

JUDITH.

Vous avez été très, très heureux?

ADA.

Nous avions du souci... Et mon amour était trop grand!

(Un silence.)

JUDITH.

C'est le deuxième amant, c'est l'autre, que je ne peux pas concevoir! La vie est assez longue pour de tels recommencements! La passion et la douleur, tout ce qu'une âme peut subir, tu l'as porté et rejeté. Ton adoré est mort et tu as aimé un autre homme!

ADA.

L'ai-je aimé?... Je ne pouvais plus me passer de l'amour.

JUDITH, *murmurante.*

L'amour...

(Un silence.)

ADA.

Je crois bien que ma belle maîtresse s'est moquée de moi!

JUDITH.

Non !

ADA.

Que lui importent les sentiments d'une pauvre fille de ferme... et comment ai-je pu raconter mes petites histoires si sottes devant Yaoudith ! Je n'ai jamais osé vous le dire, maîtresse : quand j'entends votre cantique du *Sommeil de l'épousée*... ou celui du *Déchirant souvenir*... surtout si votre voix les chante, je ne peux m'empêcher de tomber à genoux et de pleurer ! C'est si joli, si... si tendre ! Je vous demande pardon, maîtresse !

JUDITH.

Vraiment, ces petits poèmes t'émeuvent un peu ?

ADA.

C'est bien simple, ils vous révèlent tout ce que votre propre cœur a contenu... Comme vous avez dû aimer et souffrir ! Mais vous vous moquez encore, maîtresse ; de plus grands que la pauvre Ada vous ont apporté leurs louanges.

JUDITH.

Sans doute, ces vers partent-ils d'une âme passionnée. Il faut bien que je l'admette. Les poètes, les lettrés en font des éloges d'ailleurs excessifs, et ta nature sensible, mais primitive,

y retrouve ses sanglots. *(Elle se tait.)* J'attends une visite, Ada!...

ADA.

Saaph?

JUDITH.

Comment l'as-tu deviné?

ADA.

Vous avez souri.

JUDITH.

Tu penses qu'il m'aime?

ADA.

Chacun le pense, maîtresse.

JUDITH.

Il ne me l'a jamais laissé entendre.

ADA.

Quel homme n'hésiterait? Les poètes disent: « Yaoudith, précieuse comme l'orchidée. »

JUDITH.

Enfantillage!

ADA.

Dans le moindre village de Juda, on dit: « Sage comme Yaoudith!... » Les plus illustres se trouvent honorés d'être reçus dans cette petite maison.

JUDITH.

Oui, il m'aime. Il m'adore en silence depuis de longues années... Il te plaît ?

ADA.

Saaph est charmant... Il a d'aimables paroles pour les plus humbles.

JUDITH.

Je suis sensible à son élégance, à son agrément... et il possède une âme délicate ! Mais on ne peut rêver à lui, voyons ! Saaph aurait pu être mon univers ?... Non !

ADA.

On raconte qu'avant de tourner ses regards vers vous...

JUDITH.

Je sais ! Il a fait des passions. Je ne suis pas une Séphora, moi, ni une Thamar !

ADA.

Non, maîtresse, vous êtes la femme d'un seul amour ! « Je ne dépouillerai pas le deuil, car je ne porte pas le deuil ; je laisse les larmes à celles que l'on console. Je ne suis pas une veuve, je suis l'épouse d'un souvenir ! » Que c'est joli !

JUDITH, *sans se soucier de cette citation.*

D'abord, je le connais trop, Saaph ! Tu as vu, toi, l'orage accourir... La passion... la passion, on l'aperçoit soudain, au réveil... là-haut... dans la prairie de Mesdaïn ! Tiens, en échange de ta vie secrète, plus grande que tu ne l'imagines, je te livre mon secret. Ada, je n'ai jamais aimé. Tu es seule à le savoir, petite bergère !

ADA.

Mais Manassé ?

JUDITH.

En mon époux, j'ai pleuré l'ami le plus noble. Je n'ai pas pleuré l'amour. Le cœur palpitant de Yaoudith et sa chair créée pour l'idolâtrie d'un homme, je les ai gardés follement... Je les avais voués à celui qui n'est pas venu ! Et maintenant, il faut mourir !... Oui, oui, mourir ! Je vais mourir, sans avoir tendu à des lèvres cette fleur que la terre ne portera plus, que les hommes ne reverront pas... Mourir, sans avoir donné, donné !

ADA.

Mourir ? Mais pourquoi ?

JUDITH, *à la fenêtre.*

Et la bête, là-bas ? La panthère assyrienne !

ADA.

Les femmes sont épargnées !

JUDITH.

Ha ! Ha !

ADA.

Mais si, maîtresse. On nous emmènera en captivité.

JUDITH.

Tu t'imagines, tu t'imagines un seul instant qu'on prendra Yaoudith vivante ?...

ADA.

Vous serez traitée avec honneur !

JUDITH.

... Que j'attendrai, assise dans ma chambre, les hurlements de la rue, l'irruption, les affreuses mains sur moi, les affreux regards inconnus, les sueurs, les haleines... *(Débordante d'horreur.)* Ho !

ADA.

Maîtresse, une femme de votre rang ne sera pas...

JUDITH.

Justement, ma pauvre Ada, moi je ne suis pas sortie d'une esclave ! Faire la femelle ? Mais je ne saurais pas. Tiens, j'ai choisi la lame qui me

préservera de ces hommages! *(Et comme Ada frissonne à la vue d'un poignard.)* Oh! je comprends que tu n'en fasses pas usage! *(Riant.)* D'abord, ma chère, tu as le cœur si tendre! Qui sait, tu t'éprendras peut-être éperdument de l'heureux vainqueur qui t'emportera. *(De la terrasse.)* Ah! voici Saaph qui monte vers nous... Oui, vraiment, il n'est pas mal! Tu le penses aussi?

ADA.

Il est très beau, maîtresse!

JUDITH.

Soit! Je vais donc lui déclarer qu'il est très beau. Parfaitement! Je crois que tu m'as rendue un peu folle, toi, avec tes récits de la montagne. Si l'on m'avait annoncé tout à l'heure que je rirais... et songerais à la vie! Après tout, ne suis-je pas libre? La loi permet bien que l'on se marie à l'heure même de mourir.

ADA.

Oh! maîtresse...

JUDITH.

Laisse-moi... Laisse-moi avec le beau Saaph.

SCÈNE III

JUDITH, SAAPH, *puis* ADA.

SAAPH. *C'est un jeune homme d'aimable apparence. Il a un visage fin et sensible. Il porte armes et cuirasse.*

« Que tes tentes sont belles, ô Jacob, tes demeures, ô Israël!... » Je vous salue, Yaoudith!

JUDITH.

Mon cher ami, bonjour. Je suis heureuse de vous voir! *(Saaph lui baise l'épaule droite.)* Et celle-ci qui n'a jamais rien?... *(Un baiser sur l'autre épaule.)* J'étais seule et songeuse. Je vous regardais grimper par notre petit chemin...

SAAPH.

Yaoudith, j'ai pris une grave détermination. Voulez-vous la connaître?

JUDITH.

Assurément, Saaph!

SAAPH.

Je sais que vous approuverez mon projet, et, sans aucun doute, je vous le dois. Notre amitié n'est-elle pas le creux limpide, le trésor de noblesse et de vaillance de ma vie ?

JUDITH.

Je suis très intriguée !

SAAPH.

C'est fort simple en soi, Yaoudith : je vais tuer Holopherne.

JUDITH, *riant.*

Quoi ?

SAAPH.

Enfin, je vais essayer de le tuer.

JUDITH.

Mais, Saaph...

SAAPH.

Vous vous êtes entretenue avec Achior, je le sais. Que vous a-t-il conté sur nos ennemis qu'il connaît parfaitement ?

JUDITH.

Il paraît convaincu de leur invincibilité !

SAAPH.

Avec raison! L'armée de Nabuchodonosor est un monstre comme le Monde n'en enfantera plus. Ce qui grouille là-bas vient de la terre entière. Jusqu'au pays de la soie, le généralissime a fait recruter des guerriers jaunes qui lui coûtent leur pesant d'or! Mais, vous le concevez, cette force fabuleuse est divisée profondément, et sans Holopherne... L'armée, la grande armée qui a conquis le Monde, c'est lui! Lui seul, le nœud d'airain qui tient enserrés ces hordes et leurs capitaines.

JUDITH.

Je sais que les généraux se haïssent...

SAAPH.

En chacun de ceux-là est une fureur folle, que tout nouveau partage fait bouillonner atrocement. Achior a vu, dans la salle du conseil, Herskaouk, qui commandait aux Mèdes, rouler à terre avec Ragon, envoyé de Nabuchodonosor, en lui faisant une affreuse morsure à la joue. L'histoire ayant transpiré, une vive agitation a régné parmi les Mèdes. Holopherne, aussitôt, invite Herskaouk à le venir voir dans sa tente. Là, les gardes chinois se jettent sur le Mède et le livrent, hurlant, aux chiens du généralissime, qui l'ont égorgé. Son cadavre en lambeaux est cloué sur

une poutre, au-dessous de cet écriteau : « Ninive paie les morsures au centuple. » Le tout, avec le sang qui goutte, s'en va par le camp, à côté de la litière d'Holopherne et suivi d'applaudissements et de grands rires. Parvenu au quartier général des Mèdes, Holopherne met pied à terre et dit simplement aux officiers livides : « Messieurs, je vous ramène Herskaouk. » Et jusqu'au soir, les troupes médiques durent défiler devant cette viande qui fut leur général et saluer, de leurs étendards, Holopherne, assis auprès et se faisant éventer par deux eunuques qu'il avait emmenés pour toute escorte. Ah ! c'est un chef !

JUDITH, *restrictive.*

Il a mesuré la lâcheté humaine.

SAAPH.

C'est un grand chef ! Mais s'ouvre ce poing terrible, et tout le faisceau des forces se dénoue dans la minute. La nouvelle de l'assassinat d'Holopherne à peine ébruitée, les cris de ralliement monteraient de tout le camp et cette cohue s'exterminerait là, sous vos yeux, dans une tuerie frénétique !... Yaoudith, un coup de hachette peut accomplir cela ! Voilà du moins ce dont Achior répond. Cette nuit, je passerai le rempart avec les chercheurs d'eau et, à l'aube, les cou-

reurs ennemis qui patrouillent à l'entrée des bois me feront prisonnier. Je jouerai le transfuge et le traître. Et nul ne pourra deviner que c'est un jeu. Pour Béthulie, plus rien à perdre !... Je puis donc livrer sans scrupule nos secrets qui ne signifient rien, nos pauvres espoirs insensés. Holopherne interroge lui-même les captifs dont le témoignage lui est signalé... Je tourne mon visage vers l'Eternel, notre Dieu, et je lui crie : « Seigneur, regardez votre peuple avec pitié, un instant, un court instant ! Faites que je comparaisse devant Holopherne et, qu'un instant, un court instant, rien ne sépare ma poitrine de la poitrine de l'étranger ! Un instant, un court instant, laissez ce bras libre de liens et, à portée de ce bras, mettez la petite épée assyrienne pendue à quelque ceinturon. Alors, il tombera !... Alors, il tombera sur les genoux et puis sur la tête ! Alors, le tabernacle de votre nom sera sauvé de toute souillure !... Pour moi, que les gardes et les eunuques m'achèvent sur le cadavre encore chaud de leur maître ! Puisse ma vie s'envoler fièrement ! Puissent les tortures où l'âme parfois regrette et s'avilit m'être épargnées ! Puisse l'ange de la Mort entendre mes lèvres bleuissantes murmurer à son oreille : « L'Eternel avait donné. L'Eternel a ôté ! » *(Il a saisi la main de Judith. Tournés vers le Livre, vers le Levant, ils répètent ensemble les mots de la prière.)* « Ado-

naî natane, vadonaî lakach yehi chème adonaî mebarech. »

(Puis Saaph demeure immobile. Judith, qui l'a écouté avec une attention concentrée, s'éloigne de quelques pas. Un silence.)

JUDITH.

Mais, Saaph, vous ne tuerez pas Holopherne !

SAAPH, *sursautant.*

Pourquoi ?

JUDITH.

C'est de la folie !

SAAPH.

Pourquoi ? Parce que je parle de moi-même très peu et sans aucune louange ? Vous me jugez mal, Yaoudith ! Le cœur de Saaph ne mollira pas !

JUDITH.

Je ne mets pas en doute votre courage !

SAAPH.

Alors ?... Aucun homme de ce pays n'est plus que moi entraîné aux armes ! Je peux compter absolument sur ma force et mon habileté physiques.

JUDITH.

Elle est visible, votre force ! Vous serez tenu... couvert de chaînes.

SAAPH.

Au premier interrogatoire, sans doute ! Je ferai en sorte qu'Holopherne désire m'entendre à nouveau... et même une troisième fois peut-être ! *(Et, comme Judith hoche la tête.)* Ah ! ne m'enlevez pas la puissance de l'espoir ! Ne ternissez pas cette certitude qui me vient du Seigneur et qui brille en mon âme, depuis deux grands jours ! Je dois mourir, afin que vive le peuple de Dieu. Chère Yaoudith, pour exalter mon cœur, je m'inonde de votre visage si pur, si beau ! Dans l'action de frapper, je recevrai le sublime éclair de vos yeux.

(Un silence.)

JUDITH.

Saaph, c'est une chose impossible !

SAAPH, *avec un peu d'irritation.*

Elle vaut au moins la peine d'être tentée. Je servirai mieux mon pays qu'en me laissant capturer avec tout le troupeau et écorcher vif comme ceux de Méloth et de Pétra !

JUDITH.

Mon cher Saaph, je serais désolée qu'une de mes paroles...

(Ada est entrée.)

ADA.

Charmi vient d'arriver. Il prie ma maîtresse de le recevoir sans aucun délai. D'importantes affaires le réclament.

JUDITH.

Je ne puis faire attendre le chef des Anciens... mais Ada...

SAAPH.

Je vous laisse, Yaoudith !

JUDITH.

Non pas ! Ada va vous conduire à mon appartement et...

SAAPH.

Excusez-moi. Je dois terminer mes préparatifs.

JUDITH.

Charmi ne me retiendra guère. Ne me refusez pas la joie de vous retrouver après son départ.

SAAPH.

Je vous obéirai.

JUDITH.

A tout à l'heure !

(Elle s'assoit, puis se relève, elle est agitée.)

SCÈNE IV

JUDITH, CHARMI.

(Un homme fort vieux. Il est très grand, d'allure noble et distinguée, avec un beau visage plein d'énergie. Sa barbe est longue et toute blanche.)

CHARMI, *un vague murmure.*

Que tes tentes sont belles, ô Jacob, tes demeures, ô Israël... *(Lui baisant l'épaule.)* Salut à vous, Yaoudith !

JUDITH.

Je vous salue, Charmi, avec respect.

CHARMI.

J'arrive de la Porte.

JUDITH.

Quoi ! les Anciens se sont rassemblés aujourd'hui ?

CHARMI.

J'ai dû les réunir en toute hâte. Les nouvelles sont mauvaises... C'est la fin.

JUDITH.

Que me dites-vous ?

CHARMI.

La fontaine du jardin d'Enoch a été empoisonnée...

JUDITH.

Mais sa source...

CHARMI.

Est souterraine. L'ennemi l'a cependant découverte ! L'histoire a circulé tout aussitôt et vous en devinez l'effet. Tout à l'heure, une foule menaçante, injurieuse entourait le Conseil et réclamait une fois de plus la réddition de la ville.

JUDITH.

Ils sont bien pressés de faire connaissance avec la torture !... Mais les Anciens ?

CHARMI.

Ils ont offert un spectacle lamentable... oui, en vérité, bien attristant !

JUDITH.

Comment vous ont-ils accueilli ?

CHARMI.

Sans faveur... Ruben exploite contre moi les malheurs dont il est responsable. Vous le savez, Yaoudith, dès la chute de Pétra, j'ai jugé toute résistance à Holopherne inutile. Et j'eusse volontiers pris la tête d'une ambassade chargée d'offrir notre soumission. L'Assyrien nous épargnait sans aucun doute, car nous lui ouvrions la porte du royaume de Juda. Ruben pensait comme moi : il me l'avait dit ! Mais, chez cet homme, l'appétit du pouvoir est plus vigoureux même que l'instinct de vivre ! Pour m'abattre et redevenir le premier, il m'a fait accuser par ses amis de lâcheté, de pusillanimité... Moi !... Devant ces paroles perfides, je dus mettre un frein à ma bouche et je ne fis pas connaître aux Anciens mon avis. Aussi bien, ne m'eussent-ils pas écouté !... Peut-être ai-je montré là un peu d'irrésolution... Ou plutôt, non, je répondais à un désir de mon cœur, bien légitime : demeurer, dans le péril commun, l'interprète des volontés de l'Eternel.

JUDITH.

Ruben a-t-il parlé tantôt ?

CHARMI.

Il a parlé.

JUDITH.

Ah !

CHARMI.

Il a fait un discours qui, certes, ne l'honore pas!... dépourvu de loyauté... de générosité!... mais non de souplesse. Ce vieillard est amoureux de la catastrophe ! Nul doute ! L'approche du malheur l'a toujours enivré, inspiré.

JUDITH.

Ruben livrerait la ville sur l'heure ?

CHARMI, *distraitement.*

Je le suppose. *(S'animant.)* Ah ! que j'ai été tenté de me lever et de lui répondre : « Mon vieil ami, mon frère, ton discours est si beau ! Chaque parole brille comme un astre ! A cet éclat, j'ai aperçu brusquement mes erreurs innombrables... Je ne découvre, parmi tant de rayons, qu'un point obscur... Dix années durant, tu fus le maître incontesté de cette ville, tu la gouvernas selon tes principes. Pourquoi cette alliance avec le prince de Juda que j'ai négligé de conclure, pourquoi n'était-elle même pas ébauchée lorsque la faveur du peuple s'est détournée de toi pour me sourire ?... Pourquoi n'ai-je pas trouvé la

première pierre de ces travaux de défense, que j'aurais dû édifier ?... Et l'aqueduc, et les armes, et les soldats exercés ?... Quel grand malheur que tu n'aies pas songé à ces mesures excellentes avant que moi, ton frère, je fusse devenu le chef des Anciens à ta place ! »

JUDITH.

Vous n'avez rien dit de ces choses ?

CHARMI.

Pas un mot ! Il ne s'agissait pas d'avoir raison. Les Anciens ne s'attachent pas à cela.

JUDITH.

Qu'ont-ils décidé ?

CHARMI.

Rien encore. Après le repas du soir, ils doivent se réunir à nouveau pour entendre ma réponse. Je leur épargnerai cette peine : ils ne m'entendront, ni ne me verront. Je ne me rendrai pas à la Porte.

JUDITH.

Il faut, mon cher ami, aller ce soir à l'assemblée des Anciens.

CHARMI.

Non, certes ! A quelle fin, Yaoudith ? Pour prêcher la résistance ? Ils sont ivres de frayeur ! Ils sentent la populace derrière Ruben. Je quitterais l'enceinte sous les huées et devrais regagner ma demeure suivi d'une bande de furieux. Peut-être les femmes de la rue m'arracheraient-elles la barbe !

JUDITH.

J'aperçois un moyen de confondre les desseins de Ruben !

CHARMI.

Loin de moi cette ambition ! La vie du vieux Charmi n'est plus qu'un souffle... Et sa carrière fut longue et chargée d'honneurs. Que m'importent, en plus ou en moins, quelques jours de domination ! Cette fièvre se conçoit chez un insensé comme Ruben ! *(Avec un pâle sourire.)* Quel était-il ce moyen que vous aviez entrevu de lui tenir tête ?

JUDITH.

Vous vous rendrez ce soir à l'assemblée...

CHARMI.

Non, non !

JUDITH.

Vous vous rendrez parmi les Anciens et vous

ne tirerez à part aucun d'eux. Vous attendrez en silence que leur nombre soit complet...

CHARMI.

Je fais toujours ainsi.

JUDITH.

Alors même, vous ne vous lèverez pas encore. Vous demeurerez plongé dans votre méditation... Enfin, vous prononcerez à peu près ces mots : « Mes frères, nul ne peut négliger le cruel présage que nous apporte de nos montagnes l'eau empoisonnée de la fontaine d'Enoch. Ne perdez point courage, mes frères, et attendons encore la miséricorde du Seigneur pendant... pendant cinq jours. Peut-être voudra-t-il glorifier son nom par notre délivrance miraculeuse ! Mais si, les cinq jours étant écoulés, il ne nous est point venu de secours, je comprendrai que Dieu, dans sa colère, nous destine le châtiment suprême, et, en marque d'humilité, la ville de Béthulie sera remise aux Assyriens. »

(Un silence. Charmi caresse sa barbe. Judith regarde le camp.)

CHARMI.

Hum... Que signifie ce délai de cinq jours ?

JUDITH, *d'une voix frémissante.*

Que signifie ce délai de cinq jours ?...

CHARMI, *qui l'arrête.*

Ne répondez pas ! J'ai compris... *(Et, comme Judith paraît surprise.)* Mais oui, oui, j'ai compris !... C'est une idée merveilleuse... agile et brillante comme un lézard, et simple comme la perfection. Aux sommations de Ruben, si je répondais : non, je serais chassé, — oui, je me prosternerais devant l'adversaire ! Je ne réponds pas ! Je décrète. Quoi ? Un délai de cinq jours ! Et aussitôt l'attention, la surprise, la sympathie se concentrent sur cette façon inattendue d'accepter l'inévitable. L'âme tremblante des Anciens se raffermit contre ce mince tuteur. Beaucoup d'entre eux ne comprennent pas... Mais qu'importe !... Ils lèvent tous vers moi des visages mouillés de gratitude. J'entends leurs acclamations tonnantes. Je les vois écarter les soldats, courir vers la foule, avides de lui tendre cette pâture légère que je viens de leur jeter ! Ils s'écrient : « Réjouissez-vous !... Voilà !... Voilà ce que nous avons résolu ! Délai de cinq jours !... » Et les bénédictions, les cantiques m'accompagneront jusqu'au seuil de mes pères... *(Tous deux, ils rient.)* La conduite des hommes, quel art de finesse ! L'acte n'y est qu'une faible barque sur l'océan de la parole ! C'est justice. L'acte ne varie jamais. Que fait-on lorsque, enfin, il faut que l'on fasse quelque chose ?... On tue. Toute véritable action finit par le décompte

des cadavres. Mais la parole est insaisissable et infinie !... Yaoudith, je mettrai à profit ces cinq jours. Je préparerai par Mesdaïn et les autres cols la fuite de nos hommes... Yaoudith, joyau de Béthulie, votre précieuse existence sera préservée. Vous partirez nuitamment, avec mon propre convoi.

JUDITH.

Louée soit votre amicale bonté !... Charmi, peut-être jugerez-vous préférable de ne pas me faire visite pendant ces cinq jours !...

CHARMI.

Quoi ?

JUDITH.

Il vaut mieux. L'on irait répétant que vous vous entretenez avec moi des affaires de la ville... Je craindrais que vos adversaires...

CHARMI.

Il est possible, en effet !... Sans doute, n'avez-vous pas tort ! Oui, oui, dans l'intérêt de tous... Je vous ferai donc avertir discrètement de l'heure du départ... Je n'ai pas été rencontré, je suppose, sur le chemin de votre demeure... *(Prenant congé.)* Jusqu'à l'instant de me rendre à la Porte, je veux mûrir mon idée... enfin chercher des mots... des

mots simples et émouvants... très émouvants !... qui fassent au besoin couler mes propres larmes !

JUDITH.

Vous me laissez sans inquiétude.

CHARMI.

Le soir vient. Je me retire avant l'heure des promenades. Salut à vous, sagesse et grâce !

(Un baiser sur l'épaule.)

JUDITH.

Je vous salue avec respect, Charmi.

SCÈNE V

JUDITH, *puis* ADA.

JUDITH, *un rire.*

Ha! ha! ha!... Dépêche-toi, mon vieil ami! *(De la terrasse, elle le suit des yeux.)* Cours, cours, cher homme supérieur!... Intelligence générale! Magnifique talent!... Hâte-toi sur tes jambes tremblantes... Si tu allais mourir en chemin! Vite!... Près de la Porte, les autres petits enfants chauves et édentés se disputent déjà ton joujou! Reprends-le. Presse-le avec éloquence sur ta vieille poitrine pleine de râles... *(Soudain révoltée.)* pour tomber et crever dessus!... Etroitesse!... Etroitesse et misère! Vivre, c'est étouffer. *(Un silence. Elle s'est approchée de la fenêtre. Le jour baisse. Dans le camp d'Holopherne brillent déjà quelques lumières.)* Et toi, Sinistre, comment es-tu? *(Un silence.)* Un peu grand?... As-tu jamais su que tu es seul? Connais-tu une autre solitude que celle du chef

et du conquérant? Es-tu, le soir, désespéré?... Dis, Toute-Puissance! As-tu déjà cligné aux astres à travers des larmes? Pff! Mais non! Pourquoi?... Tu n'es qu'une pièce de bétail! Tu naquis pour la servitude. Je vois d'ici ta vulgarité. Tu convoites, comme tout le monde! Tu convoites des choses. Tu répands la terreur, tu ensanglantes le monde, avec une âme ridicule! *(Un silence.)* Il est très cruel... Le camp lui-même a l'air d'une bête indolente couchée sur le côté. Voilà le repliement de sa patte, avec le coup de griffe tout prêt, qui effacera sur le sable notre souvenir! Pauvre petite Béthulie... Pauvre vieille tortue ramassée sous sa carapace rose! *(Un silence. Elle s'éloigne de la fenêtre. Elle prononce presque à voix basse.)* Je suis Yaoudith... Je suis Yaoudith et j'ai du génie! Cette voix intérieure ne peut mentir! J'ai du génie, j'ai du génie!... Ada, vite, vite, vite!... Ada!... *(Paraît Ada.)* Suis-je belle?

ADA.

Maîtresse, vous êtes la plus belle!

JUDITH.

Garde tes fadaises! Je veux savoir. Suis-je belle comme aux jours de ma beauté? Ne me flatte pas, car, entends-tu, il faut que je sois

belle ! Mais non, ma chair s'est fanée sous tant de larmes stupides.

ADA.

Vous étiez pâle et défaite, avec des yeux gonflés... Et le chagrin de votre cœur tirait d'en bas votre visage... Mais, à cette minute...

(Elle lui présente un plat de cuivre.)

JUDITH.

L'orchidée !

ADA.

Oui ! Quel espoir mystérieux lui a rendu ses couleurs ?

JUDITH.

Va chercher Saaph !

ADA, *empressée.*

Oui, maîtresse ! *(S'arrêtant sur le seuil et, radieuse de joie et de complicité.)* Je vais conduire vers ma maîtresse chérie... Saaph !

(Elle sort.)

JUDITH, *seule.*

Est-elle bête ! *(Entendant Saaph venir.)* Ici commence le difficile.

SCÈNE VI

JUDITH, SAAPH.

SAAPH, *du seuil.*

Yaoudith, pardon! Oui, pardon!... Je ne suis que sottise, que vanité! Parce que vous n'avez pas pleuré et rayonné d'admiration pour mon héroïsme, j'ai accusé la sécheresse de votre cœur. Imbécile! Mais vos yeux n'ont même pas vu mon dépit. Non!... Les beaux yeux d'aigue-marine ne voyaient que Béthulie et vous tendiez vos mains blanches pour peser les chances de victoire ou d'échec. Ah! quoi que l'on tente, on ne se hausse pas au sommet où veille votre âme!... Amie chérie, vous m'aurez enseigné, une dernière fois!

JUDITH.

Pourquoi ne m'as-tu jamais dit que tu m'aimais?

SAAPH.

Yaoudith !

JUDITH.

Pourquoi ne m'as-tu pas dit plus tôt que tu m'aimais, Saaph ?

SAAPH.

Yaoudith !...

JUDITH.

Renonce à ton projet ! Reste. Ne va pas dans le camp d'Holopherne !

SAAPH.

Que me demandez-vous ? C'est impossible !

JUDITH.

Ecoute, Saaph, écoute !... Si tu vas dans le camp d'Holopherne, je me tuerai !

SAAPH.

Mais... Yaoudith !

JUDITH.

Je périrai de ma main ! *(Elle a reculé d'un pas ou deux.)* Regarde. Parmi les armes de Manassé, j'ai choisi la lame dont je me frapperai sans merci !

(Elle montre encore le poignard.)

SAAPH.

A quelle épreuve me soumettez-vous?... Que signifie ce propos insensé? Pourquoi faut-il...

JUDITH.

Je n'explique rien!

SAAPH.

Yaoudith, mon dessein renferme l'unique chance de salut...

JUDITH.

Je ne veux rien connaître!

SAAPH.

Réfléchissez à ce que vous commettriez si je...

JUDITH.

Je ne veux pas penser!

SAAPH.

C'est mal. Vous ne déchaînez pas seulement le désespoir que j'avais mis toute ma force à réduire... Me voici déchiré d'angoisse, d'effroi! Mais je ne peux céder. Le Seigneur commande et aucun sentiment ne m'arrêtera. Cette nuit, je passerai le rempart.

JUDITH.

Entendu ! Mais, l'ayant passé, retourne-toi, regarde la sombre grappe pendue au roc ! Dans ma petite maison, dis-toi que je dors sans sourire et sans souffle. Dis-toi que ce village, pareil à tous les autres, ne contient plus la vie étincelante de ta Yaoudith ! Et puis, va-t'en mourir pour cette Béthulie !

SAAPH.

Ce n'est pas vous qui parlez ! Vous jouez je ne sais quel jeu effrayant. Je ne vous crois plus !

JUDITH.

Il te faut le serment terrible ? Tu l'auras !

SAAPH.

Non, non ! Pas cela !

JUDITH.

Tu l'auras !

SAAPH, *la saisissant.*

Yaoudith, je vous supplie...

JUDITH.

Je le jure par...

SAAPH.

Non !

(Il tombe à genoux devant elle.)

JUDITH.

Toi ou moi! L'un de nous deux doit jurer par le Nom interdit!

SAAPH.

C'est défier le Seigneur dans sa défense la plus sévère! C'est un sacrilège!

JUDITH.

Toi ou moi! Un de nous le commettra! Jures-tu, par le Nom, qu'avant cinq jours entiers tu ne franchiras pas le rempart de Béthulie?

SAAPH.

Je vous demande en grâce...

JUDITH.

Toi ou moi! Je veux savoir si l'amour des êtres n'est qu'un mot ou si Yaoudith a été aimée sur cette terre.

SAAPH.

Je vous aime plus que la vie!

JUDITH.

Alors, jure!... Non? Tu ne le veux pas?

SAAPH.

Ah! Yaoudith...

JUDITH.

Jure donc!

SAAPH.

Pour qu'un blasphème ne salisse pas vos lèvres...

JUDITH.

Oui!

SAAPH.

Je le jure...

JUDITH.

Eh bien?

SAAPH.

Yaoudith... je...

JUDITH.

Tu refuses!

SAAPH.

Je le jure sur Iahvé!

(Il se cache le visage.)

JUDITH.

Ah! *(C'est un âpre cri de triomphe aussitôt réprimé. Elle recule d'un pas ou deux et, d'une voix qui se raffermit :)* Saaph, je reçois le plus beau don de ma destinée! S'il nous est accordé de survivre à ce péril qui nous presse, je te paierai ton bienfait d'un bonheur surhumain. *(De sa ceinture, elle détache l'orchidée.)* Qu'elle ne te quitte jamais!

SAAPH, *qui se relève, qui regarde Judith fixement.*

Je me suis courbé sous votre menace! J'ai obéi à votre loi inexorable. Je vous prie maintenant de m'éclairer. Pour quel motif suis-je cloué dans cette ville perdue? Pour quel motif l'honneur et le devoir m'attendront-ils en vain sous la tente d'Holopherne?

JUDITH.

Cher Saaph, vous saurez... Oui, vous saurez!... Mais je suis rompue... Cette discussion si violente... Oui, en vérité, je suis rompue.

(Elle s'assoit.)

SAAPH.

Yaoudith, vous pouvez d'un mot...

JUDITH.

Oui... Mais pas maintenant! Pas aujourd'hui!... Non, n'insistez pas. Je suis près de défaillir...

SAAPH.

En effet, vous êtes toute tremblante! Judith...

JUDITH.

Oui!... Il faut me laisser... Demain... Demain, vous saurez.

SAAPH.

C'est bien. Reposez-vous! Calmez-vous.

JUDITH.

Tu pleures? Tu vois! tu vois! La tendresse l'a emporté par surprise. Au fond de toi, tu préfères l'action et l'éclat au modeste amour!

SAAPH.

Vous savez bien le contraire, vous qui pénétrez dans les cachots les plus profonds. Je vous aime depuis des années, avec innocence, avec humilité, avec ferveur! Et vous n'avez jamais entendu le murmure de mon désir ou de ma tristesse. Ah! que ne me suis-je privé aussi de cet adieu!

JUDITH.

Comme il la regrette, sa mort!

SAAPH.

Il m'aurait été bon de tomber pour vous! Quelle autre douceur pouvais-je espérer? Oui, je vous ai sacrifié jusqu'à mon sacrifice. Mais je ne pleure pas de regret!... Je n'avais pas compris encore, comme à cet instant déchirant, ce que valaient devant vous, Beauté, mon amour, ma tendresse infinis. Rien du tout!... Rien.

JUDITH.

Mais Saaph!...

SAAPH.

Rien, ma bien-aimée! Voilà pourquoi je pleure.

SCÈNE VII

JUDITH, *seule.*

(Dès qu'il est sorti, elle se lève d'un bond et, le bras tendu vers le camp d'Holopherne, elle crie.)

JUDITH.

A demain, ma panthère! *(Mais elle chancelle.)* C'est vrai que tout mon corps tremble! Ah! je n'avais pas prévu que l'enjeu monterait si haut! Pauvre Saaph!... Bah! son âme ne pouvait être longtemps fécondée par ce grand rêve rouge. Il a été l'inconscient messager de Dieu. C'est drôle... je n'ai plus peur. Moi qui m'évanouis pour une piqûre d'insecte!... Ma belle, on t'arrachera la peau par lanières... on tranchera le bout de tes seins!... Oui, mais ta tête, entre les ailes tombantes de ta chevelure, se balancera à la cime du plus haut arbre, devant le monde étonné! J'échappe à la mort du rat! J'échappe au drame de l'oubli!

SCÈNE VIII

JUDITH, ADA.

ADA.

Maîtresse, Saaph vient de passer, sanglotant...

JUDITH.

Toi, tu me dois de respirer! Es-tu prête à courir à mon côté une aventure sans pareille?

ADA.

Je suis dévouée jusqu'à la mort, maîtresse! Une aventure...

JUDITH.

Laisse. Il faut d'abord prier! *(Elles se jettent à terre.)* Viens près de moi, entoure-moi de ton bras, ma servante, comme une sœur... Je veux que nos prières s'élèvent ainsi enlacées. Le tumulte de mon âme m'épouvante. Ta prière vigoureuse et naïve portera ma prière. *(Les têtes*

s'inclinent. Un silence.) Ada!... Je te trouble! Pardon!... Ada, je t'ai dit, n'est-ce pas? que l'amour était mon destin. C'est la vérité. Mais l'amour que j'ai toujours attendu n'est pas l'ivresse des amants. Non... Ah! si je voulais me contenter de leur bonheur! Je ne le veux pas. C'est pour une forme d'amour supérieure, presque divine, que je me suis gardée. On finit par se connaître! Je veux la gloire. Tu comprends! La gloire... *(Dans un souffle.)* la gloire... Prions l'Eternel!

(Et elles prient.)

ACTE II

L'ÎLE DES BIENHEUREUX

La scène est divisée en deux.

D'un côté, une partie de l'immense tente d'Holopherne. Cette tente est faite en une toile très épaisse et très rude qui abrite la somptueuse demeure du Généralissime. A l'intérieur de la tente, un mât rectangulaire qui la supporte et auquel viennent s'attacher tous les cordages. Ce mât, taillé dans un cèdre géant, est décoré d'images gravées dans le bois, et peintes. C'est une pièce précieuse. Elle présente l'image du roi Nabuchodonosor tenant à la main un sceptre en forme de crosse. Sous cette effigie, et adossée au mât, un siège élevé de deux marches qui est en ébène et incrusté d'argent. De lourds et magnifiques tapis pendus, ou qui jonchent le sol. Beaucoup d'or, et des armes. Une couche immense recouverte d'un tissu éclatant et une table en onyx. Sur cette table, trois bassines d'or : les vases rituels que l'on emplit chaque jour d'eau puisée aux Fleuves Sacrés.

De l'autre côté, la terre battue, le mouvement d'autres tentes, groupées, pressées, tout au loin le vague profil de la montagne, et, très haut, presque imperceptible, Béthulie.

PREMIER TABLEAU

SCÈNE PREMIÈRE

HOLOPHERNE. *(Il est habillé comme un Egyptien. Il a le visage rasé.)* VAGAOO. *(C'est le chef des eunuques. Il est également vêtu à l'égyptienne.)* UN HOMME JAUNE. *(Il n'est pas grand, mais sa musculature révèle une force prodigieuse. Il est armé de poignards passés à sa ceinture.)*

(Au lever du rideau, Holopherne est assis sur le trône. Tout à côté de lui, Vagaoo qui tient le chasse-mouches. Le Mongol est debout près de l'entrée. Les paupières presque closes, il veille. L'immobilité des trois hommes est absolue. Un long silence.)

HOLOPHERNE, *enfin :*

Elle doit être tendre et perverse. *(Silence.)* Qu'a-t-on servi à la Juive ? Un faisan rôti et du vin de myrte ?

VAGAOO.

Splendeur, elle a tout refusé. La Moabite avait apporté une outre de vin, un vase d'huile, de la farine, des figues sèches, du pain et du fromage.

HOLOPHERNE.

La nourriture prescrite par leur Dieu ?

VAGAOO.

Celle-là même, Etincelle Sacrée.

HOLOPHERNE.

Bien.

(Il retombe dans sa rêverie. Silence.)

VAGAOO.

Splendeur, Ragon arrivera dans un moment. Ses coureurs l'ont annoncé.

HOLOPHERNE, *à demi-voix.*

C'est une femme, celle-là !

VAGAOO.

Ragon a vu le Roi... Il se sera entretenu avec les Grands. Il sait tout se qui se trame contre vous, à Ninoud !

HOLOPHERNE.

Oui, une femme !... Ah ! ma fade tristesse auprès des captives que tu jettes le soir dans mon lit, frottées de safran !

VAGAOO.

Celle de l'avant-dernière nuit... cette princesse de Bosra la Rouge !... Elle criait entre vos bras

que vous étiez trop beau, que tous les spectacles du monde offenseraient sa vue, après la nudité d'Holopherne!... Alors, à l'aube, vous lui avez crevé les yeux de votre main. Hi! hi! hi! hi! *(Et il baise cette main. Un silence.)* Peut-être Votre Splendeur voudra-t-elle recevoir Ragon sans retard? Il revient, bourdonnant de paroles secrètes, hostiles...

HOLOPHERNE.

Qu'elle est belle, cette femme de Béthulie!

VAGAOO.

Tout à l'heure, alors que prosternée devant vous elle révélait sa mission divine, j'observais les généraux...

HOLOPHERNE, *intéressé.*

Oui?

VAGAOO.

Tous, ils se penchaient vers la Juive...

HOLOPHERNE.

Oui?

VAGAOO.

Ils grimaçaient, ils grognaient, ils suaient, ils la reniflaient... Ichtaar les avait changés en bêtes!

HOLOPHERNE, *secrètement chatouillé.*

Oui ! oui !

VAGAOO.

Et lorsqu'ils ont compris que Votre Splendeur gardait la captive pour sa Maison, oh ! leurs visages !... Si des regards pouvaient percer une poitrine... Mais ils vous craignent ! Au Généralissime, les belles filles, et pour les Grands, celles qui sentent le bouc et le purin !... Ils vous craignent tellement !... Ils vous craignent le jour et ils vous craignent la nuit. Ils vous craignent comme on craint son destin !

HOLOPHERNE.

C'est nécessaire. *(Il se lève.)* Pendant que tu conduisais ces deux captives dans ma chambre des trésors, Sisarioch s'est représenté devant moi.

VAGAOO.

En vérité !

HOLOPHERNE.

Pour se plaindre.

VAGAOO.

Quelle audace !

HOLOPHERNE.

Se plaindre et me menacer sournoisement. Il me reprochait sa défaveur, mon injustice envers

lui. Il sollicitait la permission de retourner à Ninoud, à la Cour, auprès de Nabuchodonosor, son cousin. *(Il s'incline légèrement vers l'image sur le mât.)* Il criait : « Cette campagne me coûte ma fortune ! Vous m'excluez de tous les partages ! Vous m'avez fait plus malheureux que les malheureux ! »

VAGAOO.

L'insolent ! Votre Splendeur ne lui a-t-elle pas rappelé...

HOLOPHERNE.

Rien. Je l'ai conduit jusque là. *(Et il entraîne Vagaoo jusqu'au seuil de la tente.)* J'ai dit : « Regardez dans la direction de mon doigt. Voyez-vous ? » — « Cet homme ? » — « Oui, cet homme ! Sur ce pal ! C'est un Suzien... J'ai donné l'ordre il y a trois jours... Il a beaucoup souffert. Il fait maintenant les mouvements de l'agonie. Demandez à cette tête qui tourne sans fin si elle n'échangerait pas ses soucis contre les vôtres ! Vous êtes riche, Sisarioch, vous êtes glorieux, vous êtes le cousin de Sa Majesté, *(Nouvelle inclination vers l'image.)* goûtez donc votre bonheur, faites comme je fais ! » *(Daignant sourire :)* Il s'est retiré en titubant !

VAGAOO, *baisant la main de son maître et riant, gloussant.*

Il ne leur en faut pas davantage !

(Mais soudain, le visage du chef se décompose.)

HOLOPHERNE.

Un jour, ils me tueront, Vagaoo !

VAGAOO, *qui tremble.*

Splendeur...

(Un silence.)

HOLOPHERNE *se précipite vers la table d'onyx. Il prononce à demi-voix :*

Ils sont sept les Dieux mangeurs de sang ! *(Trempant le bout de ses doigts dans le premier vase :)* Des murs de mon palais qu'ils n'approchent pas ! *(Dans le second vase :)* Mon manteau, qu'ils n'en touchent pas le bord ! *(Dans le troisième vase :)* Leur pensée mauvaise, qu'elle ne s'attache pas derrière moi ! *(Elevant les mains :)* Par l'Adjuration de l'Abîme sans Retour ! *(Il s'éloigne de la table. Il semble rasséréné. Il dit posément :)* Mais cette bonne fille n'en finit de se parer et de se parfumer !

(Vagaoo se précipite. Sur un signe de son maître, le Mongol se retire aussi. Attente et nervosité d'Holopherne. Il entend que l'on vient. D'un souple mouvement, il se jette à plat ventre sur la vaste couche.)

SCÈNE II

JUDITH, HOLOPHERNE, *par moments* VAGAOO.

(Judith paraît. Elle est vêtue magnifiquement. Derrière elle, la portière retombe. Judith avance de quelques pas. Elle aperçoit cette panthère. Elle a un frémissement presque imperceptible. Holopherne se relève; il tourne autour de Judith. Elle essaie de sourire.)

HOLOPHERNE.

Comment m'avez-vous trouvé? *(Sans répondre, Judith se jette à terre.)* Mais que faites-vous?... Madame! Madame!... Oh! je vous en prie... *(Il lui a tendu les mains. Il l'aide à se relever.)* Finis les hommages et les prosternations! C'était bon tout à l'heure! Devant mes officiers, il faut bien que je maintienne ce cérémonial. Question de prestige! Mais à présent, je m'entretiens avec une étrangère de haute distinction, avec une princesse de Juda...

JUDITH.

Seigneur...

HOLOPHERNE.

Avec une égale. Certainement!... Je le sais

que ce petit front où brille la fierté n'a pas appris à rouler dans la poussière.

JUDITH.

Sinon devant l'Eternel, notre Dieu.

HOLOPHERNE.

Naturellement! *(Une pause.)* Charmante... Vous êtes tout à fait charmante!... Voulez-vous me faire un grand plaisir?... Asseyez-vous là.

JUDITH.

Là?

HOLOPHERNE.

Sous l'image de mon roi, du Roi des Rois... sur le siège où je trônais pour votre interrogatoire! Et vous étiez devant moi, agenouillée... *(Souriant, câlin.)* Quelle honte! Dans votre manteau tout simple, que vous me paraissiez belle, déjà! Et maintenant!... Ainsi le sac que portait votre servante contenait cette toilette merveilleuse? *(Judith fait un signe de tête affirmatif.)* Prenez place, et c'est moi que me coucherai à vos pieds. De grâce!

JUDITH.

Je vous obéirai, Seigneur, volontiers. Mais ne craignez-vous pas d'offenser vos dieux?

HOLOPHERNE, *ravi.*

Une femme!... La première que mes yeux contemplent depuis les jours divins!... J'ai abandonné le culte des dieux assyriens... Enfin, presque! Oh! ma vénération ne s'éloignera jamais d'Ichtaar, Dame de la Nuit, et de quelques autres divinités. Mais j'adore Ammoun, dont le nom est mystère, et la Fleur du Lotus... et votre beauté!

JUDITH.

Quel avantage d'être assise un peu plus haut que tout le monde!

HOLOPHERNE, *qui la regarde.*

Charmante!

JUDITH.

Mais non, Seigneur!

HOLOPHERNE.

Si!

JUDITH.

Pourquoi?

HOLOPHERNE.

Princesse de Béthulie, je vous connais.

JUDITH.

Vous me connaissez!

HOLOPHERNE.

Très bien! C'est une première rencontre toute parfumée d'intimité.

JUDITH.

Je ne comprends pas!

HOLOPHERNE, *il est étendu sur les marches du trône et sa bouche s'approche des jambes nues de Judith.*

Ce joli pied! *(Elle le retire.)* Méchante!... Oh! la somptueuse chaussure... Son éclat m'éblouit. Je ne me moque pas!

JUDITH.

Mais je sais que mes souliers sont très beaux. Quelqu'un a pris la peine d'aller jusqu'au port de Jobb pour les acheter. Tout ce grand voyage!

HOLOPHERNE.

Un amoureux?

JUDITH.

Un homme qui désirait me plaire.

HOLOPHERNE.

Je vous connais, je vous connais! Je n'avais pas oublié les grandes manières pleines de grâce.

JUDITH.

Seigneur, je ne comprends pas du tout!

HOLOPHERNE.

Egypte, tu me montes à la tête aujourd'hui! Ah! sur l'eau verte, ma petite galère rouge comme un baiser... et le vent qui passe à travers les acacias... O Patrie d'amour! J'ai conquis l'Egypte, Madame, et je l'ai gouvernée pendant quatre ans! Oui, pour le compte de celui-ci! *(Il désigne l'image du roi.)* Sur la terre d'Egypte respirent des femmes, des êtres libres et ravissants... des mortelles à l'image de déesses! *(Tout à coup :)* Comment vous appelez-vous?

JUDITH.

Yaoudith.

HOLOPHERNE.

Yaoudith...

JUDITH.

Les étrangers m'appellent Judith.

HOLOPHERNE.

Judith... *(Il rêve. Se reprenant :)* J'ignorerai toujours l'image de moi que contient cette tête dorée? Dites!

JUDITH.

Mais Seigneur, je...

HOLOPHERNE.

Suis-je l'homme de ma légende? Un barbare, chef de barbares?

JUDITH.

Personne, à ma connaissance, n'a prétendu que...

HOLOPHERNE, *moins aimable.*

Je sais fort bien sous quels traits les Juifs me représentent... et d'autres peuples.

JUDITH.

Je crois que vous vous trompez, Monseigneur. J'ai entendu maintes fois parler de votre raffinement, du luxe sans pareil qui vous entoure... de vos femmes qu'on dit si belles...

HOLOPHERNE, *à mi-voix.*

On est renseigné!

JUDITH.

Et même du palais de Kandarlug, avec sa bibliothèque plus vaste que celle du Roi. Certainement, l'on ne cite pas en exemple votre clémence. Vous passez pour un prince plutôt... sévère.

HOLOPHERNE.

Un monstre de cruauté?

JUDITH.

Oui. Est-ce vrai?

HOLOPHERNE.

En vérité, je ne sais pas? Singes et guenons ne comprennent que la douleur! Oh! elle frissonne... Mon enfant, laissons là ce sujet si ennuyeux! Ma tête sans barbe à dû vous surprendre. Vous n'aviez jamais vu d'Egyptien?

JUDITH.

Non... C'est très élégant! Cette habitude me plaît beaucoup.

HOLOPHERNE.

Oui?

JUDITH.

Oh, vous ne pouviez ressembler à aucun autre! Je le supposais bien.

HOLOPHERNE, *riant.*

En somme, vous aviez tout imaginé!

JUDITH.

Oui... oui, jusqu'à la beauté d'Holopherne entouré de ses Grands, de ses courtisans magnifiques, de ses eunuques... tout, sauf...

HOLOPHERNE.

Quoi?

JUDITH.

C'est difficile à expliquer! Sauf... votre pré-

sence. Je dois l'avouer, je ne m'attendais pas à cela. Vous étiez immobile et silencieux et votre présence pesait sur tout d'un poids indicible. Ces hommes gesticulants se ratatinaient petit à petit... Ils m'interrogeaient, ils discutaient, ils criaient, et leurs voix devenaient grêles... Votre présence écrasait mon âme ! Il y a un mot dont j'ignorais le sens avant de comparaître devant vous... Vous êtes terrible, Seigneur !

HOLOPHERNE.

Judith, donnez-moi votre petite main...

(Un long temps, il demeure immobile, le visage caché : son front repose sur la main de Judith. Enfin, il relève la tête et gémit.)

JUDITH.

A quoi pensez-vous ?

HOLOPHERNE.

En cet instant précis ? A une humble terrasse, suspendue sur le Nil sacré... Nous l'appelions le bout de la terre, car, en se penchant, on ne voyait que des fleurs et des fleurs, noires dans la blancheur nocturne, et l'eau. Là, au murmure de l'immense courant... Je suis ridicule !

JUDITH.

Pourquoi ? *(Un silence.)* L'Egypte... Mon peuple a longuement habité ce pays !

HOLOPHERNE.

Je vous adore, Judith... *(Il l'a dit tout bas.)* Je t'adore, je t'aime ! Tu m'as enveloppé, comme le nuage s'empare des cimes. Je suis aveugle... Tu m'as pris par les yeux et déjà je ne te vois plus ! Je t'aime... Tu es entrée dans la salle et mes jambes ont frémi. Tu as parlé... et le vent des rafales m'apportait l'écho de ta voix ! Tu es le souvenir, Judith... Je n'espérais plus te voir, tête chérie ! Judith, tu es le rêve. Prends mes trésors, mes esclaves, mes palais... Prends tous les royaumes de la terre ! Je te remets ma puissance... Prends-moi ; je t'appartiens, puisque tu es venue. Reste maintenant. Sois cruelle... fais-moi du mal !... Mais reste... ne t'en va jamais ! Tu veux ?... Mon amour, tu veux ?... *(Un silence.)* Au moins, dites-moi que vous n'êtes pas fâchée ! *(Judith, de sa ceinture, détache l'orchidée et la tend avec le geste qu'elle a eu pour Saaph. Mais elle n'a pas le temps de parler. Holopherne s'est emparé de la fleur ; il la mange.)* Adorée !... Je te bois goutte à goutte... Je te mâche, adorée !

(Il va frapper sur un gong.)

JUDITH, *qui s'est levée.*

Mais que faites-vous ?

HOLOPHERNE.

Oh ! ne bougez pas ! *(La désignant debout sur les*

marches du trône, à Vagaoo qui paraît.) Castrat, regarde l'amour !

JUDITH, *confuse.*

Mais, Seigneur...

HOLOPHERNE.

Qu'il a été long, l'exil ! *(A Vagaoo.)* A terre, bête rampante, et adore ma souveraine ! *(L'eunuque se prosterne. Holopherne, très agité, joyeux, va et vient par la pièce.)* Tu feras élever, tout auprès de ma tente, une haute tente écarlate. Tu la tendras de voiles de pourpre et d'argent, et d'autres voiles brodés au fil d'Egypte ! Il faut en accrocher partout... à profusion. Tu l'inonderas de coussins. Tu la gorgeras de roses de Saron et de roses des bords du ruisseau et de toutes les roses !... Vite, les jardiniers au long des torrents !... *(Content de lui.)* Ah ! ah ! ah !... la fleur du grenadier dans des vasques bleues... et dans une grande coupe blanche, quelques nénuphars blancs ! Très peu !... Des tapis sur des tapis ! Je veux que ses petits pieds enfoncent dans des reflets. Il me semble que j'oublie quelque chose... Oui !... Que l'on débouche ce vaste albastron... celui qui vient des souterrains de mon palais. Tu sais ! *(A Judith.)* C'est du nard, expédié tout droit du golfe du Gange... *(A Vagaoo.)* Verse-la, toute cette huile épaisse, dans le plus grand de mes... Ah ! je suis bête !... Des vases d'or, n'est-ce pas... Les plus gros ! *(A Judith,*

en gaminerie.) Je vous demande pardon, on est si dépourvu !... Et fais du soleil ! Fais jouer habilement le rouge et le jaune !... Je crois que je n'oublie plus rien... Si j'ai oublié quelque chose, gare à ta carcasse ! Va ! Arrête ! *(Vagaoo, qui détalait, s'aplatit.)* A l'entrée de ce léger palais, un paon blanc, — la Bienvenue !... et un des ibis roses à têtes noires que j'ai ramenés de Napata, — le Bonheur ! *(Quelque pensée mélancolique.)* Cette fois, c'est tout. Sauve-toi, chacal ! *(Vagaoo a déjà disparu.)* Ma Beauté ! *(Un peu décontenancé : ce batelage n'a fait que divertir Judith.)* Pourquoi riez-vous ?... M'aimerez-vous, Judith ?

JUDITH, *qui s'est assise.*

Je ne le sais pas encore !

HOLOPHERNE.

Oh ! quand le sauras-tu ?

JUDITH.

Quand ?... Lorsque cinq jours auront passé !

HOLOPHERNE.

Voilà de la précision !... Cinq jours d'une impatience comme la mienne !

JUDITH.

Me les accordez-vous, Seigneur ?

HOLOPHERNE.

Bien-aimée, il le faut ! Dans cinq jours !... Le jour même du Zakmoukou !

JUDITH.

Le Zakmoukou ?

HOLOPHERNE.

L'orgie sacrée ! La fête de la Fécondité... la fête d'Oupa-Napichtim l'Eloigné et de son épouse !

JUDITH.

Quel est ce couple ?

HOLOPHERNE.

Il habite l'Ile des Bienheureux. Vous connaîtrez bientôt son histoire.

JUDITH.

L'Ile des Bienheureux ! Quel séjour !

HOLOPHERNE, *aux pieds de Judith, étrangement pelotonné.*

Pour l'atteindre, il faut traverser les Eaux de la Mort !

JUDITH.

Naturellement !

HOLOPHERNE.

Vous sentez bon !

JUDITH, *lointaine.*

L'Ile des Bienheureux...

HOLOPHERNE.

Tu sens si bon ! *(Sourdement.)* Judith !
(Et vivement deux mains se glissent sous la robe.)

JUDITH, *à demi renversée, pleine d'épouvante.*

Non !... Non ! Non !

HOLOPHERNE, *recule d'un bond, sans se relever.*

Pardonnez-moi ! J'implore votre pardon !... Voyez, je me traîne à terre...

JUDITH, *qui se lève, s'approche de lui.*

Je vous en prie, Seigneur...

HOLOPHERNE.

Vous ne me pardonnerez pas ?

JUDITH.

Mais si !

HOLOPHERNE.

Alors, étendez sur moi votre chère main... Non, la droite ! *(Avec brusquerie, il a écarté la main gauche. Il est debout. Le visage mauvais :)* Jamais celle-là ! *(Radouci :)* Vous oublierez cette offense ?

JUDITH.

Vous veniez de me promettre que...

HOLOPHERNE.

Je le sais. Mais vous êtes trop riche en tentations! Je ne me méfiais que de mes yeux, ô parfumée ! *(Soudain, tout en lui change :)* Vous en aimez un autre !

JUDITH.

Quoi!

HOLOPHERNE.

Vous avez laissé là-haut celui que vous aimez!

JUDITH.

Que dites-vous?

HOLOPHERNE.

Quand j'ai saisi vos deux genoux, j'ai vu votre regard vaciller et s'éteindre... oui, dans une face soudain toute vieille!... Oh! cela n'a duré qu'une seconde...

JUDITH.

Quelle exagération ! J'étais mécontente, je le reconnais. Je ne suis pas habituée à ces façons !

HOLOPHERNE.

Ne jouez pas avec moi ! Je connais l'amour, l'amour des femmes. Et je connais très bien aussi le visage du désespoir !

JUDITH.

Le désespoir !

HOLOPHERNE, *courant à l'entrée, soulevant la portière.*

Béthulie, vilain nid de corbeaux, pas un de tes mâles n'échappera !

JUDITH.

Seigneur, daignez un instant m'écouter ! J'aime un homme de ma race ? C'est cela que vous supposez ?

HOLOPHERNE.

Je le jure !

JUDITH.

Et je suis faite pour bien aimer... aimer follement ? Vous le croyez aussi ?

HOLOPHERNE.

Oui.

JUDITH.

En ceci, vous ne vous trompez pas. Mais, Seigneur, je vous le demande alors, pourquoi ai-je laissé mon amant ?

HOLOPHERNE.

Hein ?

JUDITH.

Par terreur ? A l'approche du péril ? Oh ! mais non ! Parce que l'iniquité m'est en abomination ? Certes, je marche dans le sentier escarpé du vrai Dieu et je me suis vouée au service de sa

gloire. Mais rien sur moi ne pourrait rien si la passion enflammait mon cœur !... Répondez, Prince, pourquoi ne suis-je pas sur cette poitrine... pressée par les bras que j'aime ?

(Elle a fait un geste vers la montagne de Béthulie. Une pause.)

HOLOPHERNE.

Ah ! Judith... *(Une pause.)* En général, les femmes ne savent offrir que les serments, les larmes, tout ce qui n'apaise pas... *(Une pause.)* J'ai dû terriblement souffrir, ma Judith... Il me semble que tout l'air de la vallée se précipite dans mes poumons !

JUDITH.

Mais quelle nature inquiète ! Est-ce à l'honneur des maîtresses que vous célébrez ?

HOLOPHERNE.

J'aime comme un homme. *(Avec une certaine lueur dans les yeux.)* Mon cœur a besoin de la jalousie. L'amour de l'homme s'allaite à cette mamelle empoisonnée... *(Se rembrunissant.)* Si vous n'aimez pas, vous avez aimé ! Ce n'est pas douteux !

JUDITH.

Certainement, j'ai aimé.

HOLOPHERNE.

Ah !

JUDITH.

Une fois.

HOLOPHERNE.

Une seule fois ? Quel est cet homme ?

JUDITH.

Il n'est plus. Il se nommait Manassé. Je l'avais épousé dans ma seizième année.

HOLOPHERNE, *déçu*.

Ah ! votre mari...

JUDITH.

Mon mari.

HOLOPHERNE.

Vous n'avez pu l'aimer comme un amant !

JUDITH.

On n'aime pas davantage. J'ai appartenu à Manassé par le cœur et par le cerveau... par les sens !... Sa mort fut un arrachement sans pareil. Je l'ai pleuré si longtemps !

HOLOPHERNE.

Mais vous ne le pleurez plus !

JUDITH.

La cruelle parole ! Hélas ! Je l'ai perdu deux

fois, puisque j'ai vu ma douleur finir. Je n'oublierai jamais ce jour, ce matin. Le soleil du printemps jouait dans ma chambre... Il a jeté son voile d'or sur ma gorge, et moi... moi, la désespérée, l'inconsolable... d'un mouvement instinctif, j'ai abaissé ma chemise et je me suis offerte à cette caresse chaude !

HOLOPHERNE.

Beauté !

JUDITH.

Oh ! n'associez pas ce mot à ma trahison, à ce crime de l'oubli !... N'en concevez-vous pas l'odieux ?...

HOLOPHERNE.

C'est la faute de Chamach... Lorsque, ayant tiré le verrou du ciel, il élève sa tête en flammes au-dessus de la Montagne des Pays, la vie resplendit et déborde... Je ne vois là, grande chatte dorée, que l'œuvre de la nature...

(Ses lèvres effleurent les seins de la Juive. Mais :)

JUDITH, *se dérobe, et de son ton emphatique.*

Sa complicité ! C'est vrai. Ainsi, l'âme se décompose avant le corps ! Ah ! l'amour est infime !

HOLOPHERNE.

Taisez-vous ! Je vous ordonne de vous taire !... Cette parole est funeste ! Vous parlez comme le

démon, empoisonneur des rêves, qui n'est ni mâle, ni femelle !... Non, non !... Plus un mot !... Taisez-vous !... *(Terrifié, il recule jusqu'à la table aux trois vases et, marmottant, il renouvelle l'exorcisme.)* Ils sont sept, les dieux mauvais !... Des murs de mon palais, qu'ils n'approchent pas !... Mon manteau, qu'ils n'en touchent pas le bord !... Leur pensée mauvaise, qu'elle ne s'attache pas derrière moi !... Par le resplendissement de l'eau purifiante ! *(Se calmant.)* Taisez-vous, belle Judith ! Il n'est que l'amour sur cette terre. Et, après, dans le monde d'en bas, il n'est plus rien.

JUDITH.

La gloire est plus belle que l'amour !

HOLOPHERNE.

La gloire ? Pff !... Qu'est-ce que la gloire ? Malheur à qui repousse Ichtaar, Mère des caresses, pour s'accoupler au souci ! Celui-là, le jour que lui vient l'ordre de descendre les marches qu'aucun homme n'a revues, il entend les dieux ricaner ! Il n'est jamais loin, le signal mauvais ! Souvent, dans le sommeil, je crois le percevoir. Je suis porté devant le palais d'Allatou, le palais de la Mort, dont la serrure est couverte de poussière, où il n'y aura d'autre nourriture que la poussière, et pas d'autre son que le hennissement du regret, pas d'autre avenir que la nuit !... Tant

que ce ventre nous est laissé, dansons, avec nos ventres, sur la musique de l'immortel désir !

JUDITH.

La gloire défie la mort !

HOLOPHERNE.

Et je réponds : non ! moi l'invincible. J'ai asservi les royaumes et les hommes et jusqu'aux bêtes des champs ! Eh bien, que restera-t-il de moi ? Le souvenir n'est qu'un ridicule fantôme sans visage, qui va s'évaporant. Les amants touchent à la seule éternité qui soit, par la chaîne sans fin des baisers ! Mais que prétend-elle donc celle-là qui méprise l'amour ?

JUDITH.

Moi, je méprise...

HOLOPHERNE.

Et qui tend les bras vers la gloire stérile ?

JUDITH, *riant.*

J'ai bien le droit de...

HOLOPHERNE.

Une femme, que peut-elle espérer de la gloire ?

JUDITH.

Rien !

HOLOPHERNE.

En attendez-vous quelque chose ?

JUDITH.

Rien du tout, Seigneur ! J'ai dit ma pensée, ainsi que je fais toujours.

HOLOPHERNE.

O-oh !

JUDITH.

Toujours !

HOLOPHERNE.

Cela n'est pas ! Vous savez fort bien mentir ! Vous avez eu des amants.

JUDITH.

Dieu m'est témoin du contraire !

HOLOPHERNE.

Vous mentez !

JUDITH.

Et pour quel motif ?

HOLOPHERNE.

Vous mentez ! C'est l'évidence ! Vous êtes toute luisante de ruse et de tromperie !

JUDITH.

Seigneur, envoyez dans Juda un parti de cavaliers. Interrogez les captifs que l'on vous ramènera ! Et vous rendrez justice à ma parfaite sincérité.

HOLOPHERNE.

Je les interrogerai sur quoi ?

JUDITH.

Sur Yaoudith ! Demandez-leur si sa vertu est feinte.

HOLOPHERNE.

A ces laboureurs, à ces artisans, qui ne soupçonnent même pas votre existence !... Vous moquez-vous ?

JUDITH.

Que c'est agaçant !...

HOLOPHERNE.

Quoi ?

JUDITH.

J'aurais tant voulu passer sous silence ce détail !

HOLOPHERNE.

Quel détail ?

JUDITH, *quelque peu troublée.*

C'est si ridicule !... Dans toute cette contrée, Seigneur, je suis connue... je suis... assez connue !

HOLOPHERNE.

A-ah !

JUDITH.

Enfin, mon nom y est célèbre à cause... Quelle absurdité !... à cause d'hymnes, de cantiques que j'ai composés.

HOLOPHERNE.

Des cantiques !

JUDITH.

Oui... Le peuple a pris l'habitude de les chanter !

HOLOPHERNE.

Vous êtes un poète !

JUDITH.

Je rougis positivement. Raconter ces bêtises devant Holopherne ! Eh bien, oui, par le pays de Juda, l'on entend ma musique et mes vers.

HOLOPHERNE, *charmé, flatté.*

Un poète ! Un poète illustre !

JUDITH.

Les braves gens d'ailleurs n'en comprennent guère le sens... Ces strophes sont assez savantes, pleines d'images... elles traitent de sujets très élevés.

HOLOPHERNE.

Me croirez-vous? Je le pressentais obscurément! Enfin, je devinais en vous un être exceptionnel.

JUDITH, *qui a repris de l'assurance.*

Longtemps, je n'ai été goûtée que de l'élite qui témoignait à ma poésie une sympathie très ardente, et puis, brusquement, la foule s'en est emparée... Je m'empresse de vous dire que cette faveur dépasse de beaucoup mes mérites!

HOLOPHERNE.

Ainsi, vous êtes honorée pour votre talent... vous êtes une grande artiste!

JUDITH.

Le peuple m'a surnommée la fille d'Isaïe.

HOLOPHERNE.

Isaïe?

JUDITH.

C'est un vieillard fameux qui habite dans Israël. Nous le regardons comme un prophète.

HOLOPHERNE.

Ah! oui, oui, oui, oui.

JUDITH, *animée, radieuse.*

On m'appelle aussi l'orchidée de Juda.

HOLOPHERNE.

Ma Judith, votre voix nostalgique les chante ces hymnes si beaux?

JUDITH.

Parfois... si je m'accompagne de la harpe.

HOLOPHERNE.

Une harpe!... Nos musiciens ne se servent pas de cet instrument...

JUDITH.

Mais, Seigneur...

HOLOPHERNE.

Mais, à coup sûr, dans le butin...

(Il s'est approché du gong.)

JUDITH.

Seigneur, je vous supplie de ne pas appeler!

HOLOPHERNE.

Vous ne me refuserez pas le bonheur de vous entendre...

JUDITH.

Ne me demandez pas de chanter aujourd'hui...

HOLOPHERNE.

Judith!

JUDITH.

Si j'en reçois l'ordre, j'obéirai.

HOLOPHERNE.

L'ordre !

JUDITH.

Un autre jour... une autre fois !

HOLOPHERNE.

Demain ! Vous me le promettez ?

JUDITH.

Je vous promets de chanter pour vous. Et d'une voix que l'on ne m'a pas entendue ! Je vous promets aussi, si Dieu le veut, de composer un cantique...

HOLOPHERNE.

En mon honneur ?

JUDITH.

A la louange de l'Eternel ! Mais chaque strophe ramènera votre nom et, si ce n'est votre nom, vos gestes... et, à défaut de gestes, votre visage.

HOLOPHERNE.

Que j'aime sa voix inspirée... le frémissement de sa paupière !

JUDITH.

Oui, si Dieu le permet, un cantique... le moins indigne de mes cantiques!... un cantique sur vous, — et sur moi!

HOLOPHERNE.

Et tu le chanteras devant les Grands de tous les pays accourus pour t'entendre! Tu chanteras sur l'eau. *(Désignant les vases d'or.)* Choisis entre l'Euphrate, le Tigre, le Nil! Comme un charmeur de Nubie propose ses serpents à la belle passante, moi, je te tends les fleuves du monde! *(Il s'est assis près d'elle.)* Et tu chanteras une nuit. Nuit plus éclatante qu'un bouclier d'or, par tout ce qui brûlera sur les toits et sur les terrasses, et dans les palais et dans les temples! Le fleuve, sous la multitude des barques, ne sera qu'un massif de torches! Seule, obscure, notre galère, à l'ombre d'une arche du pont, avec mes rameurs à la ceinture brune, et toi et moi, sous le même manteau. Et ta voix, comme montent les vapeurs du soir... Vous ne m'écoutez pas!

JUDITH.

Oh! Seigneur...

HOLOPHERNE.

Vous m'écoutez avec vos oreilles, mais non avec vos yeux!

JUDITH, *gaiement.*

J'avoue que...

HOLOPHERNE.

Tu comprends parfaitement! Ton regard refuse de se joindre au mien pour voir ce qui sera, pour s'éblouir de la même vision!

JUDITH.

Vous faites erreur. Tout au contraire, je...

HOLOPHERNE.

Non! Déjà, je l'ai senti. Tu ne veux pas, ou tu ne peux pas...

JUDITH.

Quoi?

HOLOPHERNE.

Me suivre! Quand j'essaie de fuir avec toi dans le futur, mes paroles reviennent frapper mes oreilles comme des balles lancées contre un mur! Ah! vers quelle forme humaine ton esprit souffle-t-il?

JUDITH.

Mais je n'aime personne, Prince soupçonneux, chère panthère à l'affût! Personne, entendez-vous? Une fois encore, que ferais-je sous votre tente? Je vous offre tous les serments qu'il vous plaira!

(Un silence.)

HOLOPHERNE.

C'est vrai. Que feriez-vous ici?

JUDITH.

Naturellement!

(Un assez lourd silence.)

HOLOPHERNE.

Pourquoi nous avez-vous laissé ignorer votre profond pouvoir sur vos compatriotes?

JUDITH.

Je n'ai rien caché! J'ai dit que ma naissance...

HOLOPHERNE.

... Etait honorable, vous rapprochait des personnages les plus importants. C'est tout!

JUDITH.

Je déteste de me vanter... Et puis, j'étais un peu émue... Rendez-vous compte!

HOLOPHERNE.

Oui...

JUDITH.

Et se donner trop d'importance, c'est paraître...

HOLOPHERNE, *l'interrompant.*

Comment ne vous êtes-vous pas servie de

votre renommée... enfin d'un tel prestige pour ramener ce troupeau sous la main de son Pasteur, de ce Dieu unique que vous chérissez?

JUDITH.

Ah! tous mes vains efforts, toutes mes larmes!

HOLOPHERNE.

Vous avez échoué dans cette entreprise?

JUDITH.

Hélas! la corruption foisonne dans ces âmes, la pourriture est installée dans l'arbre maudit. Je vous le répète avec douleur, l'Eternel Sabaoth s'est penché à mon oreille et il a commandé : « Va vers Holopherne, Prince des Victoires, car je l'ai choisi pour être le ministre de ma fureur. Instruis-le de toutes les choses secrètes et qu'il fasse éclater sur ma nation perdue d'ingratitude mes terribles merveilles! » Telle fut la parole du Dieu vivant.

(Un silence.)

HOLOPHERNE, *pensif.*

Oui...

JUDITH.

Je n'apporte pas ici ma colère, mais celle du Seigneur dont la voix tonnante a couvert mes oraisons. *(Une pause.)* Car je n'ai pas à me plaindre

de ces pécheurs que j'ai la charge de punir. Ils me traitèrent toujours avec de grands égards... des égards très flatteurs! Je vous l'ai dit!... N'est-il pas vrai?

HOLOPHERNE.

Oui, oui...

JUDITH.

Mais un cœur droit peut-il mettre dans la balance l'adulation des scélérats avec un commandement de l'Eternel? Le peut-il?

HOLOPHERNE.

Oui... Enfin, non! *(Un silence. Judith est nerveuse, sa jambe s'agite.)* L'étoile filante!

JUDITH, *se penchant.*

Mon pied?

HOLOPHERNE.

Il est aigu comme un javelot! S'il passe encore dans mon regard, je le saisis!

JUDITH, *coquette.*

Je vous le défends!

HOLOPHERNE.

Dût-il me trancher les veines!

JUDITH.

Je-vous-le-dé-fends !

(Elle lance sa jambe. Holopherne se jette par terre et s'en empare.)

HOLOPHERNE.

Judith... *(Il baise la cheville et la jambe passionnément. Levant son regard vers elle.)* Judith... *(D'une autre voix :)* Ah ! cette fois, elle ferme les yeux.

(Il s'éloigne.)

JUDITH.

Mais qu'est-ce que... Seigneur, vous n'êtes pas mécontent ?

HOLOPHERNE.

Mécontent ! Pourquoi serais-je mécontent ? Tantôt vous retiriez votre jambe avec une roideur à peine féminine... et vous venez de me l'abandonner... que dis-je ! de la presser contre mes lèvres !

JUDITH, *qui l'a suivi.*

Vous êtes méchant, Seigneur !

HOLOPHERNE.

Méchant ?

JUDITH.

On ne sait jamais ce que vous pensez... et votre esprit s'évade sans cesse !

HOLOPHERNE.

J'ai des préoccupations.

(Il s'est assis sur le trône et Judith est à ses pieds.)

JUDITH.

Je voulais vous demander... Parlez-moi de votre palais!

HOLOPHERNE.

Mais elle devient curieuse!

JUDITH.

Seigneur, pourquoi me regardez-vous ainsi?

HOLOPHERNE.

Pour la joie de mes yeux! Oh! non, non... vous n'allez pas pleurer... mon orange! ma grenade!... J'ai trois palais. L'un à Babylone, l'autre à Dour-Sarrakin, pour le temps de la grande chaleur. Celui de Kandarlug est le plus vaste. Il contient cent vingt chambres à mon seul usage. Je dois, chaque nuit, changer de chambre... Par sécurité... pour dérouter mes ennemis! Vous comprenez?

JUDITH.

Oui.

HOLOPHERNE.

Elles sont belles, mes chambres, elles sont

décorées magnifiquement de mosaïque, qui brille dans les ténèbres... Et une suite d'admirables images gravées représentent mes exploits... les grandes chasses... les batailles... le supplice des traîtres. Elles sont très belles! Daignerez-vous reposer près de moi, dans ces belles chambres?

JUDITH.

Seigneur...

HOLOPHERNE.

Voudrais-tu partager ma vie?

JUDITH.

Vous me faites si peur...

HOLOPHERNE.

Peur?

JUDITH.

Et, d'autre part, je suis très séduite...

HOLOPHERNE.

Ah!... très séduite... *(Caressant la tête de Judith.)* Les beaux cheveux... ardents et clairs... Une flamme dans un peu de soleil... Très séduite?

JUDITH.

Mais oui!

HOLOPHERNE, *chantonnant.*

Mais tu es venue pour me tuer!

JUDITH, *imperceptiblement.*

Quoi?

HOLOPHERNE, *même jeu.*

Tu es venue dans le camp pour tuer Holopherne!

JUDITH, *riant.*

Hé! Hé! Hé!

HOLOPHERNE, *riant.*

Hi! Hi! Hi!

JUDITH.

Hé! Hé! *(Son rire s'arrête. Le visage d'Holopherne est atroce.)* Seigneur!

HOLOPHERNE.

La gloire, hein? Fini, le rêve de gloire!

JUDITH.

Ce n'est pas sérieusement que... Enfin, expliquez-moi...

HOLOPHERNE, *si calme.*

Inutile! Déjà tu appartiens au Royaume Inférieur.

JUDITH.

C'est un jeu!

HOLOPHERNE.

Vous croyez?

JUDITH.

Quoi!... la mort?

HOLOPHERNE.

Mais oui!

JUDITH.

Vous me feriez mourir sans autre preuve de culpabilité que...

HOLOPHERNE.

Que ma certitude! J'ai tué pour bien moins que cela.

JUDITH.

Au moins, vous m'entendrez!

HOLOPHERNE.

Assurément! J'irai vous entendre, Judith.

JUDITH.

Comment...

HOLOPHERNE.

Et ce que vous me refusiez tantôt, vous chanterez!

JUDITH.

Mais...

HOLOPHERNE.

« D'une voix que l'on n'a pas entendue! »

JUDITH, *pleine d'horreur.*

O-oh !

HOLOPHERNE.

Tu le chanteras en notes aiguës, ce fameux cantique, sur moi — et sur toi !

JUDITH.

Non !... La... la torture ?...

HOLOPHERNE, *s'approchant du timbre.*

Je vais vous confier à mes Chinois. Ce sont de véritables artistes... des sculpteurs !

JUDITH, *agenouillée, accrochée à lui, baisant ses mains.*

Un mot !

HOLOPHERNE.

Quoi ?

JUDITH.

Mon beau Seigneur... mon héros !... Judith que vous aviez un instant admirée... Les pauvres cheveux d'or...

HOLOPHERNE.

M'apitoyer ?

JUDITH.

Mon héros... mon roi... *(Il se dégage doucement et va frapper le gong.)* Eh bien, soit ! *(Elle s'est redressée.)* Livrez ce corps à vos bourreaux. C'est très bien !

Le destructeur des temples et des tours, l'ouvrier de toute bassesse, le niveleur, il se doit à lui-même de mutiler Yaoudith élancée vers les étoiles! Seulement, tu es incapable d'apprécier ton aubaine. Ce que valent ma souffrance, mon humiliation et ma mort, je te défie de le concevoir! Ton regard se brûlerait à cette âme que tu vas éteindre! Tu peux rire. J'ai commis, en effet, une erreur. J'ai méconnu ta force. La force de tout ce qui s'oppose à l'esprit! Et je me suis trouvée balbutiante devant la bête. En somme, j'ai été lâche... Si j'avais eu le courage de me dégrader... de sourire à mon dégoût, alors, oui, gros homme obscène et stupide, stupide!... oui, je nettoyais le monde de ta hideur!

(Vagaoo s'est insinué dans la salle.)

HOLOPHERNE.

C'était vrai! Je ne le savais pas! Je le croyais et je ne le savais pas! *(Il vient sur elle d'un tel bond qu'elle hurle d'épouvante.)* Chienne de la nuit! *(Il la jette par terre. Se maîtrisant, ayant à peine un sifflement dans la voix.)* C'est toi qui es stupide! Une prophétesse?... Petite Juive vaniteuse! Mais tu ignores même la crédulité du mâle, son attendrissement risible! Tu ne sais rien des êtres... Un ou deux mensonges encore, et je bêlais. Merci à toi! *(A Vagaoo qui n'ose avancer.)* Oui, conseil-

ler de prudence, vieille limace! Tu redoutes ma luxure. Imbécile! Fie-toi donc à tout mon être... au rut d'Holopherne... tiens, au sang de mes reins! Oui, je la voulais, cette Galiléenne, follement! Mais tu connais mon désir, toujours hanté par la crainte torturante d'un autre homme. L'ombre d'un rival inconnu à passé et repassé entre elle et moi... Je suis monté sur le radeau du soupçon et j'ai descendu le torrent de la jalousie! Du moins, je l'ai cru! Car je prenais pour de l'inquiétude amoureuse la plus salubre curiosité. Mon malaise signifiait simplement : « Défends ta vie! » Comprends-tu, limace? Par ce détour mystérieux, mon invincible instinct, une fois de plus, m'avertissait.

VAGAOO, *penché sur Judith.*

Bête malade! prostituée étrangère! Mon esprit n'ose s'arrêter sur votre abomination! Holopherne!... L'Etincelle!... Ah! vous le paierez. Vous n'imaginez pas jusqu'où va la douleur physique. Moi, j'ai vu. J'ai entendu, moi! Ho! Ho! *(Il lève la main sur elle, mais Holopherne le repousse si brutalement que l'eunuque en perd l'équilibre.)* Les instruments?

HOLOPHERNE.

Pas de torture!

VAGAOO, *toujours à terre.*

OEil du Soleil!

HOLOPHERNE.

J'y avais pensé... mais non! *(Le regard de Judith se lève et se fixe sur lui.)* C'est une passionnée. Je veux lui ménager une mort convenable à sa brûlante nature. Je veux qu'elle pense en mourant au bien-aimé qui languit sur son rocher. Tu vas prendre dans ma garde de très beaux hommes... d'autres aussi! J'assisterai à leurs ébats. *(La tête de Judith retombe. L'on entendra ses sanglots.)* Tu comprends? Fais jeter un peu de fourrage dans la cour intérieure. Mais recommande à mes braves l'extrême galanterie! Gare à celui qui frapperait. Des caresses et des étreintes! Elle doit s'éteindre sous la volupté. Va préparer la fête!

VAGAOO.

La fête! La fête d'amour!
(Il disparaît en courant.)

HOLOPHERNE.

Voilà!

JUDITH.

Monstre!

HOLOPHERNE.

Hé oui!... Vous ne le saviez pas? *(Posément :)*

Comme Ramman, l'Inondateur, prit dans sa robe l'eau de la mer et en recouvrit les empires, moi j'ai répandu sur des immensités, le silence !

JUDITH, *d'une voix imperceptible.*

Monstre !

(Elle pleure désespérément.)

HOLOPHERNE.

Très amer, le réveil ! Hein, fille d'Isaïe ?... Alors, ce qu'aucun homme n'accomplit jamais, à trente-huit ans, j'aurais escaladé la Montagne des Pays, je me serais assis aux côtés des Dieux, pour qu'une poétesse de petite ville... C'est trop ingénu ! *(Un silence. Les sanglots.)* Mais, pauvre être, une bonne moitié de ceux qui pénètrent ici mangeraient mon cœur ! Vingt fois par jour, la menace de mort me fait visite sous des masques souriants. Nous ne perdons pas de vue ce détail. *(Un silence. Les sanglots.)* Vous tombiez très mal ! J'ai été aimé... tu comprends ? J'ai été aimé à la folie, au délire !... Un mot de tendresse sorti de mes lèvres était le miel qu'on déguste les yeux clos... *(Un silence. Attendri :)* Oui, vous m'avez bien aimé, mes ombres ! *(Un silence.)* Ha ! *(Il tire sauvagement les cheveux. Elle a un cri d'atroce douleur. Lentement Holopherne gravit les marches, se rassoit sur le siège de la Toute-Puissance. Il songe. Il considère Judith. Il est attentif à cette musique des*

larmes. Enfin :) Lève-toi !... Allons, lève-toi ! *(Elle obéit.)* Rentre dans Béthulie.

JUDITH.

Bourreau !

HOLOPHERNE.

Non. Tu es libre.

JUDITH.

Tuez-moi donc de votre main !

HOLOPHERNE.

Tu es libre. *(Judith lui crache au visage. Holopherne essuie sa joue. Ils se regardent.)* Tu es libre, Judith. Tu peux t'en aller sans crainte. Les ordres seront donnés. Quel air de surprise ! Ah ! il t'en reste des choses à apprendre... Et à chanter. Je souffre. Va-t'en vite ! Sauve-toi de ce bûcher ! *(Elle gagne le seuil, soulève la portière.)* Que regarde-t-elle ? Sa montagne de Béthulie... la demeure de l'homme qu'elle aime ? *(Elle tourne la tête vers lui.)* Judith ! *(C'est un cri sans voix.)* Viens !... Viens ici ! *(Elle se rapproche.)* Le meurtre n'est plus dans tes yeux... *(Judith secoue la tête négativement.)* Mais tes yeux sont pleins de douleur ! *(Judith fait un long signe affirmatif.)* Pourtant, tu ne m'aimes pas ?

JUDITH, *dans un souffle.*

Non...

HOLOPHERNE.

Tu n'es même pas tentée de m'aimer? *(Judith fait un signe négatif.)* Alors? *(Une pause.)* Judith?

JUDITH.

Je ne sais pas! Vous savez, vous?... Moi, je ne sais rien.

HOLOPHERNE, *éperdu, balbutiant.*

Mais tu restes?

JUDITH.

Oui, je veux bien rester.

TABLEAU II

C'est le Zakmoukou. Dans la tente, une draperie relevée laisse voir le lit près duquel brûle une grande torche.

Une nuit pleine d'étoiles. On entend une musique dissonante, des chants psalmodiés et, plus lointaine, la grande rumeur ininterrompue de la fête. Parfois, sur une tenture qui doit séparer cette pièce d'un compartiment voisin passent des ombres petites ou démesurément grandes : des hommes, des femmes, — l'ivresse, le désir.

SCÈNE PREMIÈRE

JUDITH, ADA.

(Judith est installée sur un lit de coussins et de couvertures. Elle termine son repas en croquant des fruits. Ada, le visage brillant, les yeux pleins de joie, danse par la pièce au son de la musique.)

JUDITH, *après un silence.*

Tu disais qu'Holopherne...

ADA, *continuant de faire ses pas.*

Il est beau, Maîtresse !

JUDITH.

Si beau ? Tu es très bien disposée pour l'autre sexe.

ADA.

Il domine tous les hommes par sa beauté !

JUDITH.

Ou par son grade ! A un certain niveau, un prestige appelle tous les autres.

ADA.

Son œil lance le dur rayon du lapis-lazuli. La puissance et la volupté s'enlacent dans chaque mouvement de son corps !

JUDITH.

Tu deviens lyrique !

ADA, *s'abattant au côté de Judith.*

Maîtresse, la nuit, j'entends les femmes crier en rêve le nom du Splendide !

JUDITH, *riant.*

N'est-ce pas toi qui rêves et que tes cris éveillent ?

ADA.

Oh ! Maîtresse !... Maîtresse, tantôt à l'heure de la sieste, il a gémi d'amour pour vous. Ceux de sa Maison tremblaient... C'était la voix du lion, lorsqu'il s'enfuit, percé du javelot mortel !

JUDITH.

Ah ! il n'a pas l'habitude qu'on lui résiste... que l'on résiste à tout son charme !

ADA.

Mais vous l'aimez, Maîtresse ! Oh ! dites-moi qu'il vous plaît... qu'il vous plaît à la folie !

JUDITH, *riant, caressant la tête d'Ada.*

Etrange fille !

ADA.

Et il vous a promis la vie sauve pour tous ceux de Béthulie !

JUDITH.

C'est une magnificence qui ne lui coûte pas cher.

ADA.

Il est généreux ! Il a le cœur d'un héros. *(Se levant.)* Yaoudith, fleur du ciel, faites bon visage à votre bonheur !

JUDITH.

C'est un si enviable bonheur, d'attirer l'attention d'Holopherne ?

ADA, *qui a repris sa danse.*

Demandez-le à celles de toute la terre ! Demandez-le au vent qui court sous les étoiles !

JUDITH.

Tu ferais une parfaite prêtresse pour leur temple de la Fécondité !

SCÈNE II

LES MÊMES, SISARIOCH.

(C'est un formidable bonhomme, un géant. Il a le visage peint au vermillon, la barbe noire, bouclée et teinte des Assyriens. Il est ivre et mal assuré sur ses jambes.)

SISARIOCH.

Ah ! je la tiens.

ADA.

Voulez-vous me lâcher !

SISARIOCH.

Enfin, te voici, ma belle génisse luisante !

ADA.

Excellence, lâchez-moi ! Ma maîtresse vous regarde.

SISARIOCH, *la prenant par derrière, la pressant contre lui.*

Elle ne se plaindra pas du spectacle ! Sisarioch,

cousin de la Majesté Nabuchodonosor, Roi de Ninoud, Roi de la Terre... Sisarioch, le vainqueur de Pergame, prenant la luxure de cette belle Moabite, pleine de graisse et de sang !

JUDITH.

Général, laissez en paix ma servante !

SISARIOCH.

De quoi te mêles-tu, pestilence, hérisson des ruines ?

ADA.

O-oh !

JUDITH.

Laisse.

SISARIOCH.

Elle offense nos déesses ! Oui, en s'opposant à mon plaisir. N'est-ce pas la Fête de l'Assouvissement ?

ADA.

Vous insultez Yaoudith... Vous osez !

SISARIOCH.

Elle m'embête !

ADA.

Oh !

SISARIOCH.

D'abord, elle embaume comme un sachet. C'est pour toi, ma génisse, que je suis venu !

ADA.

Ne m'approchez pas, vous qui jetez l'injure à la confidente de l'Eternel !

SISARIOCH.

Mais non ! mais non ! C'est le vin de myrte qui parlait... Nous fêtons nos bienheureux.

ADA.

Tout de suite, demandez-lui pardon !

SISARIOCH.

Volontiers ! O très Blanche, la Dame de la nuit, Ichtaar, qui voyage dans le ciel debout sur une tigresse, vous a vêtue de son resplendissement ! *(Se tournant vers Ada.)* Hein ?

ADA, *à Judith.*

Ichtaar, c'est la plus belle de leurs déesses. *(A Sisarioch.)* N'est-ce pas ?

SISARIOCH.

Elle règne sur toutes les putains.

JUDITH, *riant.*

Je vous rends grâces !

ADA.

Il ne le dit pas en mal !

SISARIOCH, *confidentiel.*

Elle n'est pas commode, la Majesté Ichtaar. Tammouz, l'amant de sa jeunesse, elle l'a détruit par la sauvagerie de ses baisers ! Et l'Oiseau... l'Oiseau Petit-Berger le Bariolé, elle l'aima longtemps ! Et, un jour, elle brisa son aile ! Et maintenant il demeure tout le jour dans la forêt, criant : Kappi !

ADA.

Kap-pi ?

SISARIOCH.

Mon aile !

ADA, *à Judith.*

Kap-pi !

JUDITH.

Kap-pi !

(Elles rient.)

ADA.

Vous avez raison, Excellence, on ne peut comparer ma maîtresse qu'à une divinité. Avouez-le,

c'est Yaoudith à la chevelure pleine d'étoiles qui vous attire !

Ensemble

SISARIOCH.

Jamais de la vie !

JUDITH, *offusquée.*

Ada !

SISARIOCH.

Elle sent trop bon !... Pour sûr. Elle répand les parfums du mandragore et de la cinnamone... Pouah !... Moi, j'aime l'odeur de la femme... voire sa puanteur !...

ADA, *riant.*

Quel monstre !

JUDITH.

Tu es flattée, j'espère.

SISARIOCH.

Vive le souillon ! Quand vient le soir, souvent je m'enveloppe du manteau d'un soldat et je pourchasse les filles de cuisine.

JUDITH.

De mieux en mieux !

SISARIOCH.

Toi, femme des monts de Moab, tu habites mon ventre ! Depuis quatre nuits, le souvenir de cette croupe vient ronger mon sommeil !

JUDITH.

Cher prince, en quel lieu du monde se trouve située l'Ile des Bienheureux ?

SISARIOCH.

Très Blanche, elle est à l'embouchure de nos fleuves.

JUDITH.

Sur la vaste mer...

SISARIOCH.

Oui. Elle est au Levant.

JUDITH.

Elle ne peut être à la fois au Levant et sur la mer !

SISARIOCH.

Elle est à l'embouchure des Fleuves... sur la Toute Verte !

JUDITH.

Et non au Levant !

SISARIOCH.

Elle est au Levant ! Tu ignores donc ce que n'ignore point le plus pauvre berger de la terre ?

(Depuis le début de la scène, il n'a cessé de tourner lourdement autour de la pièce à la poursuite d'Ada qui, parfois, se laisse prendre, pour échapper aussitôt.)

JUDITH.

N'insistons pas. Les Bienheureux, quelle est leur joie ? De quoi sont-ils faits, les jours qu'ils vivent ? Je voudrais tant le savoir !

SISARIOCH.

Je vous l'apprendrai. *(Il s'est laissé tomber par terre, auprès de Judith étendue. Il fait à Ada signe d'approcher.)* Les Bienheureux... *(Ayant un puissant renvoi.)* Heuf... Je suis saoul.

ADA.

Vous pouvez cependant répondre !

JUDITH.

Excellence, méfiez-vous ! Voici un nouvel arrivant.

SISARIOCH, *se redressant.*

Lequel ? Je ne crains aucun homme, aucun maléfice ! Je suis Sisarioch, le héros de Pergame... le cousin de...

(Mais le mot s'arrête dans sa gorge. Sur la tenture,

l'ombre d'Holopherne se profile, formidable. L'ayant considérée une seconde, Sisarioch se dirige d'un pas lourd et égal vers la portière et disparaît.)

JUDITH, *riant aux éclats.*

Le héros se retire ! *(Sans rire.)* Ce gros général, quel être dégoûtant ! *(Une pause.)* N'est-ce pas ?

ADA.

Oui.

JUDITH.

Je préfère toute bestialité à celle-ci ! Oui, la cruauté la plus affreuse est noble auprès de cette voix, de ces gestes... de ce regard !

SCÈNE III

JUDITH, ADA, HOLOPHERNE, VAGAOO, LE MONGOL.

HOLOPHERNE.

Et vous, pâle, êtes-vous en joie? Avez-vous fêté notre Zakmoukou? Avez-vous bien dîné?

JUDITH.

Mais comme à l'habitude, Seigneur.

HOLOPHERNE, *à Vagaoo, et désignant Judith.*

Te rappelles-tu une image de Nephtys, dans le tombeau de la reine Hâtshopsîtou?

JUDITH.

Quel bruit! Tout l'immense camp titube dans une seule ivresse!

HOLOPHERNE.

Avant d'obéir au rut selon l'ordre d'Ichtaar. Tant mieux ! Que le plaisir des sens aveugle leur pensée ! Madame, l'armée gronde... et les chefs glapissent.

JUDITH.

En vérité ?

HOLOPHERNE.

Ils me reprochent d'oublier les opérations militaires. Peut-être n'ont-ils pas tort ! Ah ! ma Judith, vous êtes toutes les fleurs de la Palestine... Je me suis attardé dans ce pays aux soirs embaumés. J'ai trop respiré le vent qui souffle de vos plateaux... *(Il est couché à ses pieds qu'il baise fervemment, longuement. Les tenant tous deux dans une main, il murmure.)* Où qu'ils vous portent, là est votre royaume.

JUDITH.

Voici un tendre compliment ! Ada, tu pleures ?

ADA, *d'une voix étouffée par les larmes.*

Non !

JUDITH, *très amusée.*

Qu'y a-t-il ?

ADA.

Rien.

HOLOPHERNE.

Il est arrivé, notre cinquième jour!

JUDITH.

Notre cinquième jour?...

HOLOPHERNE, *se lève brusquement. Il s'écarte des femmes. Il est en colère.*

Hek, Vagaoo!

(L'eunuque s'empresse. Un ordre à voix basse. Holopherne disparaît dans sa chambre.)

JUDITH.

Ma bonne Ada, il faut te calmer!

ADA.

Devant son eunuque... devant moi, fille d'esclaves!... N'êtes-vous pas émue, maîtresse?

JUDITH.

Il est séduisant...

ADA.

Il souffre. Il vous adore... Il a conquis l'univers!

JUDITH.

Décidément, tu as du goût pour le plus fort!

VAGAOO, *qui s'est approché de Judith.*

Madame, au castrat sordide, l'honneur de vous reconduire jusqu'à votre tente!

JUDITH, *ayant un regard pour Holopherne qui vient de reparaître, qui tourne le dos.*

C'est un ordre, je pense... *(A Ada.)* Ma chère, nous sommes malgré tout des captives. Ne l'oublions pas !

VAGAOO.

Je vous précéderai, Reine de Juda, afin que les porteurs de torches élèvent sur votre passage une voûte de lumière, tandis que mes eunuques mettront en déroute les crapauds et les scorpions !

(Il sort.)

JUDITH.

L'eunuque lui-même est ivre à rouler. Prends mon écharpe.

(Elles sortent. Holopherne se retourne. Il marche en mordant ses poings. Le bruit de la fête redouble.)

HOLOPHERNE, *avec une véhémence terrible.*

Tché yo, yi tsong jên, tsi lî woû ti, wêi tché cha tché !

(Le Mongol se précipite. Aussitôt, dans les pièces voisines, ce sont des galopades, des bruits de voix étouffés. Des ombres portant des torches passent derrière la tenture. La musique se tait, reprend pendant une ou deux secondes, s'arrête définitivement. Bientôt l'obscurité et le calme s'établissent. Puis un seul cri, affreux, déchire le silence : quelque supplice.)

SCÈNE IV

HOLOPHERNE, VAGAOO.

VAGAOO, *radieux d'une libation supplémentaire.*

Bonne nouvelle!

HOLOPHERNE.

Quoi?

VAGAOO.

Je l'ai remise aux mains des femmes de chambre, qui la frottent d'huile, peignent ses cheveux...

HOLOPHERNE.

Que lui as-tu dit?

VAGAOO.

J'ai dit : « Faites comme l'Epouse, ce soir, dans l'Ile des Bienheureux! Ne craignez point d'entrer chez mon noble Seigneur pour être honorée de lui et pour boire du vin dans la joie! » Voilà!

HOLOPHERNE.

Mais qu'a-t-elle répondu?

VAGAOO.

Elle a répondu : « Qui suis-je, moi, pour résister aux volontés de votre Seigneur? » *(Satisfait de soi.)* Hé!

HOLOPHERNE.

C'est là toute ta bonne nouvelle! Je le sais qu'on ne me désobéit pas.

VAGAOO.

Etincelle Sacrée, j'ai exécuté à la lettre...

HOLOPHERNE.

Vagaoo, sois bon pour moi!

VAGAOO.

Splendeur!

HOLOPHERNE.

Oui, sois bon. Bannis de ton cœur la servilité, la crainte, — et cette ironie qui se cache sous tes profonds respects!

VAGAOO.

Œil du Soleil!

HOLOPHERNE.

J'ai besoin de ta compassion. Le Maître du Monde se tourne vers l'infime castrat. Je suis malheureux, Vagaoo ! *(Il lui a tendu la main. Vagaoo se penche pour la baiser.)* Non, non, serre ! Serre avec amitié. J'ai beaucoup de chagrin ! Elle ne m'aime pas ? Réponds !

VAGAOO.

Seigneur...

HOLOPHERNE.

Allons, parle. Que crains-tu ?

VAGAOO.

Rien !... Absolument rien. Je n'éprouve aucune crainte. Oh ! lo lo ! que cela me donne du souci !

HOLOPHERNE.

Mais non, Vagaoo !

VAGAOO.

L'eunuque ne doit pas boire ! Vos généraux m'ont tenu et ils ont versé le vin dans ma gueule comme dans le col d'une amphore. Et maintenant... je crois des choses... Je crois que je n'ai plus peur ! Et même... par moments... je crois que je suis heureux.

HOLOPHERNE.

Laisse cela. Tu peux répondre à mes questions

avec une entière franchise. Tu me serviras et je t'en récompenserai. Elle ne m'aime pas? Dis!

VAGAOO, *plein d'appréhension.*

Peut-être... pas encore.

HOLOPHERNE.

Je te remercie.

(A nouveau, il tend une main que Vagaoo étreint cette fois cordialement.)

VAGAOO.

Mon cher Seigneur, que vous importe cette Juive! Toutes les filles du monde ne sont-elles pas prêtes à...

HOLOPHERNE.

Crois-tu que je lui inspire de l'horreur?

VAGAOO.

N... non!

HOLOPHERNE.

De l'indifférence?

VAGAOO, *béat.*

Plutôt!

HOLOPHERNE.

Tu as raison. Tu es très fin. Je n'ai même pas su flatter son orgueil!

VAGAOO.

Peuh!... Elle se juge supérieure à tout le genre humain! Je vous dirai quelque chose en confidence, Seigneur. Votre Galiléenne ne m'inspire pas beaucoup de sympathie. Je la juge fort stupide et sa confiance en elle m'irrite grandement. Bah! mon Prince aura raison de celle-ci comme de toutes les autres! Vous vous donnez tant de peine!... Un jour, ce cœur s'entr'ouvrira et vous y jetterez vos enchantements terribles.

HOLOPHERNE.

C'est un être tourmenté... tourmenté et merveilleux! Elle embellit les heures de sa présence... *(Une pause.)* Et parfois... en effet... brusquement... elle me donne l'impression... Quelle âme étrange!

VAGAOO.

Splendeur, ne m'avez-vous pas dit : « Il est honteux à un homme de ma race qu'une femme trouve moyen de se tirer d'avec lui sans consentir à ses désirs? »

HOLOPHERNE.

Eh bien?

VAGAOO.

Dans un instant, elle paraîtra... calme et lascive. Vous mordrez à la grenade fraîche...

HOLOPHERNE.

Mais non !

VAGAOO.

Hmm... quand vous verrez, sous le lin transparent, les fières petites mamelles palpiter...

HOLOPHERNE.

Je ne la toucherai pas ! Je l'aime. Je n'ai jamais donné mon amour comme à celle-ci !

VAGAOO.

Pfou !

HOLOPHERNE.

Cite-moi le nom d'une femme que j'aie aimée avec cette...

VAGAOO.

Mon beau Seigneur, vous n'en avez aimé aucune !

HOLOPHERNE, *stupéfait.*

Moi !

VAGAOO.

Votre âme est trop vigoureuse, ô grand félin ! La bête carnassière aime-t-elle le gibier de sa chasse ?

HOLOPHERNE.

Je ne suis pas un amant ?

VAGAOO.

Un amant sans pareil. Gare aux femelles qui traversent votre chemin! Vous arrachez l'éclat de leur sourire et vous leur laissez la lamentation, la bonne lamentation!

HOLOPHERNE.

Je n'aime pas?

VAGAOO.

Vous aimez... vous aimez... vous aimez les recommencements! Voilà votre ivresse sur la terre!... Cette créature ressemble à tout son sexe comme une poignée de neige à la neige sur la plaine. Mais la curiosité d'elle vous dévore! Vous vous écriez : « Oh! lo lo! lo lo! le mystère de cette femme! » Et, à cause de ses dédains, vous pleurez. Et parce que vous pleurez, vous croyez que vous souffrez!... Oh! lo lo! mon maître orageux!... Mais d'où sortirait-elle, la souffrance? De votre cœur?... Pfou!... Ou du mien, peut-être?... *(Il s'arrête. Son regard a rencontré le regard de son maître. Holopherne l'écoute, ayant à demi tiré son cimeterre du fourreau. Vagaoo, d'une voix tout à fait dégrisée, prononce :)* Vous êtes très tendre, Seigneur...

(Mais la fuite lui paraît un plus sage parti. En trois bonds, il gagne la porte et disparaît. La lame d'Holopherne siffle à sa poursuite, le manque et va se ficher dans le tronc d'un palmier qui se trouve enfermé dans la tente. Entre Judith. Elle est vêtue d'une robe de nuit légère. Elle s'arrête sur le seuil.)

SCÈNE V

JUDITH, HOLOPHERNE.

HOLOPHERNE.

Je t'aime... Je suis triste, ma Judith, et je t'adore!

JUDITH.

Seigneur...

HOLOPHERNE, *courant à elle, l'enlaçant.*

Je veux ton souffle! Si!... Donne-moi le feu de ton haleine! Si! si!

JUDITH, *essayant de se dégager.*

Je vous en prie...

HOLOPHERNE.

Viens, ma Béthulie! Je fais l'amour comme aucun homme. Oh! viens!

JUDITH.

De grâce...

HOLOPHERNE.

Viens rouler avec moi sur la crête des vagues! Sois ma barque!... Viens donc!

JUDITH, *violente.*

Eh bien, non!

HOLOPHERNE, *déconcerté.*

Judith...

JUDITH.

Que l'on me déchire en lambeaux! Je ne peux pas.

HOLOPHERNE *demeure un moment accablé. Puis.*

Je le savais. Je me tuerai, Judith!... Mon amour, vous pleurez?

JUDITH, *essuyant une larme.*

Je suis rompue!

HOLOPHERNE.

Mais, Bien-Aimée...

JUDITH.

Oh! ces quatre jours! Vos colères, vos prières!... *(Excédée.)* Vos questions! Quelle contrainte ef-

froyable!... Peut-être ne pouvez-vous me comprendre. J'allais vers vous. Oui, Seigneur, j'aurais été heureuse de vous aimer... Vous ne l'avez pas permis. Votre convoitise est pire que toute violence, pire que l'insulte et le fouet!

HOLOPHERNE.

C'est la vérité. Pourtant j'avais deviné votre âme... Mais mon désir a rompu tous les liens. Oui, je t'ai mise au tourment. Je t'ai donné la chasse, ma Gazelle! C'est vrai. Tout ce qui devait t'éloigner de moi à jamais, tu l'as subi.

JUDITH.

Le désir est beau, merveilleusement beau, mais s'il ne règne pas en maître brutal... s'il est craintif, pudique, dominé par le cœur.

HOLOPHERNE.

Ma Grâce!... Et je vous perds! *(Levant les yeux vers son visage.)* Je t'ai perdue, Judith? *(Elle a un geste affirmatif.)* Ma Blancheur, si je jure qu'à l'avenir... *(Elle secoue la tête.)* Pardonne-moi et je ne serai que douceur et patience. Ta noble volonté régnera sur... *(Avec dureté, elle réitère son refus.)* Ah! je me châtierai atrocement! *(Il se précipite vers le palmier et en arrache le cimeterre.)* Insensé! Insensé!... Triste maniaque, sans finesse et sans charme!

(S'arrêtant soudain, jetant le cimeterre sur les coussins.) Mais non. Quelle bêtise!... Je suis ridicule.

JUDITH.

Mais...

HOLOPHERNE.

Je m'abandonnais comme le premier venu! L'homme s'agenouille devant son malheur. Sottement, je me faisais votre complice contre moi.

JUDITH.

Comment?

HOLOPHERNE.

Cette passion qui vous révolte, — prétendez-vous! — c'est elle qui m'a asservi la femme, toujours.

JUDITH, *souriant.*

Alors, je ne ressemble pas à ces belles personnes que « la passion » pouvait asservir.

HOLOPHERNE.

Non.

(Un silence.)

JUDITH.

J'aime la prière muette... l'attente et sa palpitation triste!

HOLOPHERNE, *tout près d'elle.*

Jamais d'autre baiser sur cette bouche que

celui de Manassé, votre époux? Ce n'est guère dans une vie de femme!

JUDITH, *qui se moque.*

Et la tentation, Seigneur!

HOLOPHERNE.

Vous n'avez pas été tentée?

JUDITH.

J'ai vécu sur le rocher de Béthulie. Je suis attachée à ma terre natale, mais savez-vous ce qui respire là-haut, sous ces toitures basses, entre ces murs croulants?

HOLOPHERNE.

Des humains, je suppose.

JUDITH.

Des humains, soit! Je n'étais pas née pour ceux-là. J'ai attendu. J'ai attendu... l'Homme-Dieu! *(Faisant une révérence.)* Croyez-m'en, Splendeur, Etincelle Sacrée, il n'existe pas.

HOLOPHERNE, *sans élever la voix.*

Il pullule. Il se promène par les rues, il se cache dans la plus humble bourgade.

JUDITH.

Seulement, il faut des yeux pour le reconnaître? N'est-ce pas?

(Un silence.)

HOLOPHERNE.

Veux-tu savoir pourquoi tu as quitté Béthulie?

JUDITH.

Bon, bon! Moquez-vous de ma lâcheté! Je le mérite. J'ai trahi un grand dessein.

HOLOPHERNE.

Quel dessein? Celui de m'abattre? Jamais tu n'y as pensé sincèrement.

JUDITH.

Vous mentez! Vous tirez avantage d'une défaillance incompréhensible... honteuse, je l'admets...

HOLOPHERNE.

Laisse donc! Que je te révèle pourquoi tu t'es aventurée chez l'ennemi. La raison profonde, la raison ignorée de toi-même. Ton angoisse!

JUDITH.

Quoi?

HOLOPHERNE.

Dans ton intolérable angoisse, tu t'es penchée sur la vallée. Tu as regardé vers celui-ci, vers le Tueur. Oui, le Tueur !... Oh ! je vous connais, les femmes !... Tu as espéré en moi pour te livrer enfin le secret dont l'ignorance corrompt ta vie !

JUDITH.

Un secret ? Je me suis levée au commandement de Dieu et je suis descendue de notre montagne...

HOLOPHERNE.

Tu es descendue de la montagne et tu as couru vers la plaine et ta bouche criait : « Qu'il périsse de ma main, Holopherne !... »

JUDITH.

Oui !

HOLOPHERNE.

Et ton âme murmurait : « Holopherne... »

JUDITH.

Je ne comprends pas... Quelle insanité !

HOLOPHERNE.

Tu es étrangère à l'amour, Judith, mais l'idée de l'amour te torture ! Tu en formes dans ta tête

mille images somptueuses, — absurdes. Tu épies l'amour des autres et tu le railles féroçement. Puis, te tournant vers ta beauté, ô stérile, tu invoques avec désespoir l'amour ! Ah ! mes premiers soupçons ne me trompaient pas ; il existe, cet absent vers qui tes pensées s'enfuient. C'est l'amour ! — qui t'abreuve de solitude. L'amour qui ne veut pas de toi !

JUDITH.

Quelle ineptie !

HOLOPHERNE.

Ha !

JUDITH.

C'est faux ! c'est faux !

HOLOPHERNE.

Sans doute le crois-tu. Ta vanité te cache à toi-même. Mais devant moi tu es toute nue.

JUDITH.

Votre dépit m'amuse ! Votre rage m'amuse.

HOLOPHERNE.

Renonce à tes recherches, savante écolière ! Que voudrais-tu ravir à une amoureuse ? L'instinct ?... Non... Il faut te satisfaire de ton génie. Chante !... Chante l'amour, ô Judith immortelle !

De frêles passantes feront d'un instant de silence le poème qui ne peut pas s'écrire !

JUDITH.

L'orgueil ! La rage !

HOLOPHERNE, *secouant la tête.*

La douleur, le regret.

JUDITH.

Votre joie dans le mal !

HOLOPHERNE.

Je t'aime. Je t'aime sans illusions, c'est-à-dire sans bornes. Ah ! que ne t'ai-je supprimée le premier jour ! « Frappe fort si tu peux, mais frappe le premier ! » J'ai menti à ma devise, à ma loi. Quelle faute ! Je t'avais à peine entrevue... Je pouvais te dépêcher vers la mort si facilement ! Mais je me trompe peut-être. Peut-être ne le pouvais-je déjà plus ! *(Un silence.)* C'est une horrible aventure. Mon malheur dépasse ce que je savais du malheur. Tu es l'arbre calciné, tu es la citerne pleine de sable ! On meurt de soif à ton côté. Et je t'aime !

JUDITH.

Mais non ! Chassez-la donc, cette infortunée ! Vous avez raison, Seigneur, je ne suis pas une

amoureuse. L' « amoureuse » est celle qu'enivre la danse autour de son corps ! Car le cœur n'existe pas, ni sa timidité. Dites !... Le besoin de refuge n'existe pas ! Une « amoureuse » adorerait votre dure et grinçante exaltation !... Ah ! je me sens si lasse tout à coup. *(Elle a quelques larmes.)* Souffrez que je m'éloigne, que je m'enfonce dans l'exil !... J'ai tout perdu... Je n'ai plus de patrie. Vous m'avez dérobé la prière du matin et la prière du soir. Ah ! oui, vous êtes un punisseur sans égal !

HOLOPHERNE, *qui a saisi le cimeterre, qui en présente à Judith la poignée.*

Judith, tue-moi !

JUDITH.

Je n'échapperai pas à sa persécution !

HOLOPHERNE.

Tue-moi !

JUDITH.

Seigneur, il faut vous étendre sur ce lit, dormir... Le vin vous y convie.

HOLOPHERNE.

Tue-moi !

JUDITH.

Ma liberté, Seigneur ! Vous me l'avez promise. Vous avez juré sur le Dieu qui ne sait pas pardonner. Je veux partir à l'instant même !

HOLOPHERNE.

Tu me tueras d'abord !

JUDITH, *en larmes.*

Quel est ce supplice nouveau ?

HOLOPHERNE.

Judith, tu ne peux pas m'appartenir ! C'est l'impossible. Je le sais. Et pourtant je veux être l'homme de ta vie ! Comprends-tu ?

JUDITH.

Je vous adjure de...

HOLOPHERNE.

Non !... Plus un mot ! Plus un seul ! Tais-toi. Ecoute ! Contracte ton âme pour m'écouter ! Judith, tu as besoin de la gloire. Tu ne la chéris pas, quoi que tu t'imagines, tu en as besoin ! Ma Judith, tu ne trouveras l'étreinte que dans cet élan de la multitude vers toi, dans le regard des yeux sans nombre sur toi, dans l'encerclement de toi par tous. Oh ! rien ne te consolera du baiser. Le soir, tu suivras des yeux les couples. Que veux-tu ! Chacun de nous se heurte aux limites de son être, chacun porte le désespoir de n'être que soi.

JUDITH.

Mais je...

HOLOPHERNE.

Non ! Rien, rien !... Toute colère m'a laissé. Je m'approche de toi avec une telle tendresse !... Femme chérie, oh ! toi la plus aimée, voici ton instant. Si tu n'es l'ennemie de ta destinée, égorge-moi. Ta paupière a battu ! Ah ! la lame qu'il faut pousser dans le corps humain? C'est si peu de chose !... Le fer entre avec une vivacité dont tu seras stupéfaite. Et le cadavre, ensuite, quel bon, discret, accommodant compère ! Tu verras. Oh ! oui, ma chute fera trembler la terre jusqu'à Ninoud ! Oui, la fabuleuse armée que je chevauche tombera avec moi et se défera comme une charogne ! Ton œil fulgurant avait bien calculé les chances. Bien-Aimée, tu t'accordais cinq jours... Le cinquième n'est pas écoulé. Quoi ! dans ton cœur tu ne fus pas tout à fait fidèle à ta mission ? Etouffe ce souvenir. Il n'habite qu'en nous deux, et moi, je descends chez les Ombres !... Ma Beauté, vous êtes contente ! Enfin ! Un peu de joie brille sur votre joue. Je te remercie. Donc, je vais être à toujours le pain que tu dévores, le vin de ton ivresse !... Merci ! Je t'aime... *(Désignant les coussins.)* Voici le lieu que j'ai choisi pour te donner la gloire. Ici, par mon sang versé, je deviens cette vaste clameur autour de ta tête qui, seule, couvrira ton soupir ! Prends cette épée. Elle s'en empare !... Son âme est superbe ! Tu portes ce cimeterre avec tant de légèreté... Comme

tu tendrais une rose. Tu es jolie... Ecoute-moi. J'ai éloigné ma garde et, bien entendu, le Jaune. Dans tous les campements, chacun te livrera passage. S'il le fallait... Mais, non, la consigne est bien donnée ! Enfin, pour plus de sécurité, tu te muniras de ceci. C'est mon cachet. *(Il le montre suspendu à son cou.)* Avec cette petite panthère d'émeraude, tu jetterais toute l'armée à genoux. Ecoute ! écoute bien ! Surtout, il faut agir selon notre bonne méthode, agir comme le prudent barbare. Vainqueur, il rapporte aux siens le seul témoignage irrécusable. Judith, à la porte de Béthulie, devant ton peuple, tu élèveras la tête d'Holopherne ! Maîtrise ton horreur et fais comme je dis, Judith. Que la tête gravisse avec toi le chemin de ta patrie ! *(Un certain rire.)* Ha ! ha !... Demain, au petit jour, autour de ces coussins abreuvés de sang... autour de cette chose... tant de visages livides ! Et ensuite... O-oh ! je vois ! je vois si bien !... *(Il se jette sur les coussins.)* Ravissante, Adorée, ma Guerrière, ton image visitera tous les mortels en un rêve de grâce et d'héroïsme. *(Le doigt sur son cou.)* C'est là. *(Très bas.)* Là... Oh ! je t'aime. Marchant dans ta gloire, parfois tu regarderas en arrière. Ma forme s'élèvera de la Cité de Poussière et tu penseras : « J'ai vu le cœur de l'homme se dépasser. » Place la pointe de l'épée juste à cet endroit. Je la guiderai un peu... et tu pousseras des deux mains,

en appuyant de tout ton poids. Prends-y garde : de tout le poids de ton corps ! J'abaisse mes paupières, mais tes yeux doivent surveiller la besogne. Sinon l'arme peut dévier. Ils sont devenus si clairs, tes yeux !... Oui, le courage ne t'abandonnera pas. Ma femme !... Fais vite maintenant.

JUDITH, *effleurant du doigt la place sur le cou.*

Là ?

HOLOPHERNE, *les yeux clos.*

Oui. Tout ton poids ! Je t'aime... Vite !... Je ne crains pas de mourir... C'est cette morsure du fer... Que...

(Il a eu un sursaut formidable. Sans un bruissement de jupe, Judith s'était penchée. Sa bouche est sur la gorge d'Holopherne.

JUDITH.

Cette morsure...

HOLOPHERNE, *un murmure.*

Judith !

JUDITH, *écartant les mains d'Holopherne.*

Non ! laisse-moi... Ton cou... Je veux cette place de ton cou !... cette fontaine de vie... Je veux te mordre encore !

HOLOPHERNE.

Judith !

JUDITH.

Tu es beau !

HOLOPHERNE.

Tu ne peux pas...

JUDITH.

Mes yeux te voient, mon Holopherne. Tu es beau !

HOLOPHERNE, *avec toute sa coquetterie, déjà revenue.*

Tu te mens à toi-même ! Ton esprit te trompe.

JUDITH.

Mettons qu'il me trompe !

HOLOPHERNE.

Judith...

JUDITH.

Quand tu répéterais mille fois ce nom !... Judith... Eh bien, c'est une d'entre toutes les femmes qui, par toi, sont nées à la passion... à l'amour !

HOLOPHERNE.

Mais tu ne peux m'aimer !

JUDITH.

Ne détourne pas tes beaux yeux méchants. Qu'ils sont beaux, mon grand barbare !

HOLOPHERNE.

Pourquoi m'aimes-tu ?

JUDITH.

Je n'en sais rien. Tu es grand. Oh ! tu es bête aussi. La gloire... la gloire qui revenait sans fin ! Cette gloire que tu confonds avec le succès. Et tu me prêtes une nature désolée, aride... C'est si bête ! Mais tu as la grandeur. Tu n'es pas un esclave, toi ! Tu t'es affermi comme un buffle sauvage sur la création entière... et tu voulais mourir pour cette femme qui se refusait... mourir avec la grande armée, avec toute ta conquête !... Tu es sans cesse renaissant. Tu vis, Holopherne ! Tu es le désir et la frénésie !... Je ne me suis pas gardée en vain ! C'est toi que j'attendais, toi le seul vivant ! Et je t'aime.

HOLOPHERNE, *très bas, avec une tristesse feinte.*

Tu n'as pas envie de mon corps !

JUDITH.

Je bois les gouttes sur ton front.

HOLOPHERNE, *sous son baiser.*

Tu as envie ?...

JUDITH.

Desserre tes dents. Donne ! Mais ! donne !

HOLOPHERNE.

Je te veux.

JUDITH.

Possède-moi ! Je suis ta barque ! Que fais-tu ?

(Il a bondi sur ses pieds.)

HOLOPHERNE.

La nuit !

(D'un coup de cimeterre, il décapite la torche qui les éclairait.)

JUDITH.

Viens, Nocturne ! Prends ta proie dans le noir. Et ce n'est plus Yaoudith, tu entends ! Je suis une femme... une femme... une femme...

(Sa voix est étouffée.)

TABLEAU III

Une heure plus tard. La torche est rallumée. Dans le lit, Judith et Holopherne. Holopherne dort pesamment. On l'entend geindre et ronfler. Judith ne dort pas. Assise, accoudée, elle songe, sans regarder Holopherne. Dans un instant, elle s'étendra, essaiera, mais en vain, de trouver le sommeil. Au dehors, couchée sur la terre, Ada tient les mains de Sisarioch accroupi.

SCÈNE PREMIÈRE

JUDITH, HOLOPHERNE, ADA, SISARIOCH.

ADA.

Déjà !

SISARIOCH.

Il n'est que temps ! J'ai pris le plaisir à quelques pas du sommeil d'Holopherne. Mon courage, mon imprudence me portent aux actions les plus folles ! S'il nous avait surpris...

ADA.

Tout n'est-il pas permis la nuit du Zakmoukou ?

SISARIOCH.

Plus bas, la fille ! Ou je renfonce ta voix dans le fond de ta gorge avec mon poing !... *(Il s'approche de l'autre pièce, écoute.)* Oui, tout est permis. Holopherne peut même porter quelque mauvais coup à un de ses généraux, quitte à conter ensuite qu'il l'a pris pour un malfaiteur !

ADA.

Vous êtes bien plus grand que lui ! Quel bel homme vous faites ! Je me sens si petite à votre côté.

SISARIOCH.

Tu es de bonne taille, et râblée. Tu sais, les femmes, avant tout, il faut que je ne les écrase pas ! *(Riant.)* Cela m'est arrivé.

ADA.

Je ne vous ai pas déplu ? Vous m'avez trouvée comme vous le vouliez ?... un peu jolie ?...

SISARIOCH.

Oui, ta chair est bonne. Je ne m'étais pas trompé sur toi : une grosse aubergine lustrée et gonflée !

ADA.

Mon mignon !

SISARIOCH.

Tu ne t'étais jamais donnée à un homme de ma race? Que te semble de l'Assyrien?

ADA.

Chéri... mon Prince chéri... j'ai été si heureuse entre vos bras!

SISARIOCH, *malicieux.*

Dès le premier jour, dans la salle du Conseil, ton regard essayait de capturer le mien.

ADA.

Oh! non.

SISARIOCH.

Menteuse!

ADA.

Non, non! Je vous le jure! J'ai peut-être levé les yeux sur votre puissance... sur votre beauté. Mais j'étais convaincue que vous vous moquiez de moi!

SISARIOCH.

On ne se moque pas de cela.

(Il lui pince le ventre.)

ADA, *criant.*

Oh!

(Mais la main de Sisarioch s'abat sur sa bouche.)

SISARIOCH.

Silence ! *(Tous deux, ils écoutent épouvantés.)* Avec tes aboiements, tu veux donc me faire tuer ?

ADA.

Pardon !... Vous m'aviez fait si mal !
(Elle lui baise la main.)

SISARIOCH, *à mi-voix.*

Adieu !

ADA, *anxieusement.*

Quand vous reverrai-je ?

SISARIOCH.

Tu n'as qu'à te tenir toujours non loin des tentes du Généralissime... Mais un peu à l'écart. Mes eunuques sauront te dénicher.

ADA.

Vous m'appellerez bientôt ?

SISARIOCH.

Je ne sais !... Sans doute... Mais toi, ne va pas t'amuser avec quelque serviteur d'Holopherne ou avec les soldats !

ADA.

Quelle horrible supposition ! Vous serez ma seule pensée.

SISARIOCH.

Si tu te livres à la canaille, je le découvrirai et je me vengerai de toi.

ADA.

Mon amant, mon Prince bien-aimé, je vous appartiens corps et âme !

(Elle couvre ses mains de baisers.)

SISARIOCH.

Soit ! A un de ces soirs, ma bonne fille !

ADA.

Oh ! oui, promettez-le !

SISARIOCH.

Lâche-moi donc !

(Il la repousse et sort.)

ADA, *sur ses pas.*

A bientôt ! Je vous aime... Je vous aime. Qu'il est gentil ! *(Roulée dans une couverture, elle s'apprête à dormir. Elle envoie un petit baiser à la nuit.)* Je t'aime !

(Cependant Judith s'est levée, elle sort de la tente.)

SCÈNE II

JUDITH, ADA.

ADA.

Qui est là ? Ah !... ma Maîtresse bien-aimée !... Vous !... Vous !... *(Rampant vers elle.)* Yaoudith, puisse votre vie maintenant ressembler au sourire d'un jardin de plaisance planté d'arbres à fruits ! Que votre bonheur s'étende et épaississe comme le cèdre de Gelboë, et que toujours vous demeuriez assise à son ombre ! Vous ne répondez pas ? *(Approchant son visage de celui de Judith.)* Vous me faites peur... *(Une pause.)* Maîtresse !

JUDITH.

Je déteste l'amour.

ADA.

Quelle est cette parole ?

JUDITH.

Je déteste l'amour!

ADA.

Vous vous êtes querellée avec Holopherne!... Mais il vous appartient éperdument! Il est plein de tendresse et de crainte comme le plus jeune époux! *(Effrayée.)* Ma maîtresse ne me regarde pas avec colère?

JUDITH.

Tu ne peux concevoir le dégoût de moi-même que m'inspirent ta voix qui halette... ton œil luisant, ta bouche humide!

ADA.

Qu'ai-je fait?

JUDITH.

Rien. C'est moi seule! Ainsi, je suis descendue jusqu'à cette promiscuité! O Tout-Puissant, pourquoi m'avoir dérobé votre face, pourquoi m'avoir repoussée si loin?

ADA.

C'était plus beau que les rêves!

JUDITH.

J'ai dépouillé non seulement l'honneur et la fierté, mais le goût de vivre! mais tout espoir!...

La poésie de mon être a été arrachée comme un plumage d'or! Plus rien ne s'interpose entre moi et ma laideur. Une verrue, une plaie ne sont pas plus présentes que mon infirmité! Ainsi, ce n'était pas que Manassé fût trop vieux, ni Saaph trop candide, ni les autres sans attrait! C'est moi!... C'est en moi! Je déteste l'amour!

ADA, *qui sanglote.*

Ce n'est pas vrai! Une pensée folle vous torture. Tous les êtres aiment l'amour!... C'est le bien des plus misérables! *(Essayant d'enlacer Judith.)* Votre humble Ada vous...

JUDITH.

Arrière! Va-t'en!

ADA.

Maîtresse, vous pâtissez de quelque maléfice! Votre cœur est un trésor rempli de...

JUDITH.

Va-t'en! Si tu ne veux pas que mes mains te défigurent, si tu veux garder ce visage!

(Ada s'enfuit, épouvantée.)

SCÈNE III

JUDITH.

(Un peu de vent fait trembler le feuillage. Judith écarte les bras, s'offrant à l'air plus vif. Un silence.)

JUDITH.

Fraîcheur de Palestine! Souffle de Juda!... Cette lueur sur la montagne!... Petites lumières de Béthulie... Comment ne vous avais-je pas encore aperçues? Esprit... mon esprit, où m'as-tu conduite?

UNE VOIX, *près d'elle.*

A la plus haute place!

SCÈNE IV

JUDITH, VAGAOO.

JUDITH, *effrayée.*

Ha!

VAGAOO.

A la plus haute place, au rang suprême! Altesse, j'ai fait une découverte dont je demeure ébloui. Holopherne!... O-o-oh!... Lui qui m'environnait de toutes parts, lui les rêves affreux de mon sommeil, lui ma vie grelottante et ma mort, je sais brusquement ce qu'il est!

JUDITH.

Ah!

VAGAOO.

L'homme qui vous tendait sa gorge!

JUDITH, *sursautant.*

Tu nous écoutais!

VAGAOO.

L'homme qui armait votre bras! *(Il rit.)* Et je l'ai idolâtré! Il sait vous remplir d'une telle épouvante!... La bête qui dort là, je la croyais plus implacable que la maladie. Et pas du tout! Holopherne déchire le cœur de la femme, il boit ses larmes et sa jeunesse, mais il se torture avec elle. Il « aime »! Ce sépulcre regorge de vieux serments d'amour et de sanglots. Pauvre Tueur, il est prêt à mourir! *(Il passe la tête dans la tente et, à voix prudente, il outrage l'homme endormi.)* Vieille panthère boiteuse! *(A Judith :)* Vous le garderez longtemps!

JUDITH.

En vérité?

VAGAOO.

Très longtemps, Madame. Tant que son âme dévorante se heurtera vainement à votre âme scellée, vous serez le feu de ses entrailles! Holopherne chérit son tourment. Ses autres maîtresses l'enchantèrent une heure par tout ce qui devait les perdre, leur faiblesse, leur ivresse, leur abandon!... Faites saigner son éternelle angoisse! Soyez le Secret, soyez le Silence! Que cet homme ne puisse jamais vous saisir entre ses griffes, vous déchiqueter, vous vider, — et nous le tenons!

JUDITH.

Et si je l'aime, Vagaoo ? Si un jour je l'aimais ? *(A cette bonne plaisanterie, Vagaoo se contente de rire servilement.)* Tout à l'heure, je me suis donnée contre mon attente et même contre mon gré !

VAGAOO.

Ce fut une petite erreur, Altesse, de céder cette nuit, au lieu d'exaspérer son impatience. J'ai été surpris ! J'avoue que j'ai été surpris.

JUDITH.

J'ai commis une faute ?

VAGAOO.

Ne la regrettez point, elle vous servira. Altesse, vous êtes si intelligente ! Vous êtes intelligente... malgré vous ! Quoi que vous vouliez, votre action s'oriente fatalement vers le profit. Que vous eût rapporté son cadavre ?... *(Une moue.)* Et pour avoir renoncé à ce meurtre, sans trop de réflexion peut-être, vous régnerez sur le Monde ! Entendez-moi : vous régnerez.

JUDITH.

Sous le nom d'Holopherne ?

VAGAOO.

Oui !

JUDITH.

Et pour le compte de Vagaoo ?

VAGAOO.

Quelle moquerie ! Je ramperai dans votre ombre, Madame, et, s'il vous plaît, parfois, vous vous retournerez vers mon chuchotement. Je n'ambitionne rien, rien !... que la sécurité. *(Avec passion :)* Oh, oui !... Un petit peu de sécurité ! *(Inquiet :)* Je prends congé... si mon Maître...

JUDITH.

Attendez ! Vagaoo, je découvre en vous un homme clairvoyant... plein d'esprit et de bon sens.

VAGAOO.

Un homme ? Un misérable eunuque !

JUDITH.

Vous jugez les grandes actions et les grands intérêts, comme les plus sages, les plus éminents de mes amis.

VAGAOO.

Se peut-il ?

JUDITH.

Et vous avez beaucoup observé les êtres ! Vous les avez observés, profondément.

VAGAOO.

J'ai été le témoin obscur de quelques petites affaires... oui. J'en ai même tenu tous les fils entre mes doigts, c'est vrai. Oh ! je n'ai guère tiré parti de mes découvertes. Nous naissons pour apprendre ou pour agir, — bien rarement pour les deux.

JUDITH.

Vagaoo, toi qui connais le cœur d'Holopherne parfaitement, crois-tu qu'il m'aime ?

VAGAOO.

Vous en doutez ? A la passion !

JUDITH.

Crois-tu qu'il m'aime plus qu'il n'a aimé les autres ?

VAGAOO.

Combien de fois plus !

JUDITH.

Non, non, je voulais dire : mieux... mieux que les autres femmes ?

VAGAOO.

Mieux ?

JUDITH.

Tu n'as pas encore deviné ma nature, Vagaoo... Je ne recherche pas les avantages que tu supposes. Que te dire ?... Je poursuis un autre rêve. Vagaoo, crois-tu que notre amour puisse être beau ?

VAGAOO.

Altesse, il dépassera tout ce que vous en espérez ! Délire, transport, tumulte, aucun mot n'a la violence, n'a la puissance qu'il faut pour traduire les émotions que, tous deux, vous tirerez de cette aventure. Lui, surtout. Je prévois des paroxysmes de jalousie, des abîmes de souffrance, des réconciliations prodigieuses ! Et le tout en plein éclat, en pleine gloire, devant l'Univers ameuté ! Je distingue maintenant ce qui vous séduit, ce qui vous tente... enfin, la domination à laquelle vous prétendez ! Oui, très bien !... Altesse, je vous promets une histoire d'amour sans pareille !

JUDITH.

Mais cette douceur, cette félicité, cette plénitude dont mon âme est altérée ?

VAGAOO.

Cette plénitude...

JUDITH.

Ecoute, Vagaoo... Crois-tu... crois-tu que nous puissions quelque jour, être assis, Holopherne et moi... tiens! dans un de ces beaux parcs qu'il m'a décrits... nous tenant simplement par la main, et goûtant, l'un par l'autre, l'Ineffable? Rassemble tes souvenirs! Le crois-tu?

VAGAOO.

Dans un parc?... l'Ineffable... Je ne sais pas... Peut-être!

JUDITH.

Je ne me fais pas comprendre! Holopherne est grand, Vagaoo! Ou bien, tout le reste est petit! Il est grand et il m'aime. Vagaoo, l'amour d'Holopherne peut-il donner le Bonheur?

VAGAOO.

Le Bonheur... le Bonheur... mais... pourquoi pas?... Assurément!

(Un silence. Judith a un petit rire.)

VAGAOO, *regardant vers le lit.*

Si vous le permettez...

JUDITH.

Un dernier mot! Vagaoo, es-tu moins malheureux que les autres?

VAGAOO.

Comment ?

JUDITH.

Moins misérable, moins infortuné que les enfants du désir ? J'exige une réponse sincère !

VAGAOO.

Je ne crains que pour ma vie !

(Il rit sans joie et s'éclipse.)

SCÈNE V

JUDITH.

JUDITH, *elle court vers le lit.*

Holopherne ! *(Eveillé en sursaut, il se redresse à demi, menaçant Judith du cimeterre.)* Mais c'est moi ! *(Le bras d'Holopherne s'abaisse, le buste retombe.)* Holopherne !... Holopherne, je crie vers toi dans ma détresse !

HOLOPHERNE, *on ne sait quoi de pâteux, de bienveillant qui peut signifier :*

Viens dormir.

JUDITH.

Holopherne... cette nuit, as-tu voulu mourir pour ta Judith, vraiment ?... Ou n'était-ce encore et toujours que la bataille ? Me suis-je laissée prendre à la suprême ruse de ton désir ?... Parle ! Tu peux répondre, maintenant ! *(Mais il ronfle.)* Il s'est rendormi. *(Un silence.)* Et c'est très bien ! *(Un silence. Elle tient le cimeterre.)* Je te retrouve, toi. Que

ta besogne est nombreuse, ô muet! Ce soir, tu t'es entremis pour le premier baiser et tu couches dans le lit des amants. Et tu m'eusses percé la gorge on ne peut mieux, j'imagine! *(Reposant l'arme et penchée sur Holopherne.)* Il dort la bouche entr'ouverte en serrant fort les paupières. Et son souffle est si régulier!... Ainsi dormait près de moi Manassé. Oui, tout à fait ainsi!... Il rêve! *(Bas.)* Que dit-il?... Quoi? *(Se redressant.)* « L'ennemi... » *(Un silence.)* Comme il dort! *(Immobilité et silence absolus. Puis un regard circulaire.)* Eh bien, Judith?

(Elle referme sur elle le rideau du lit. Aucun personnage n'est visible. La lumière s'éteint. Seul un bruissement révèle les mouvements de Judith. Soudain l'assassinat.)

LA VOIX D'HOLOPHERNE.

Qu'est-ce que c'est?

LA VOIX DE JUDITH.

La nuit!

(Un coup sourd. Une main s'accroche au rideau.)

LA VOIX D'HOLOPHERNE, *étouffée, terrible.*

A moi! Ah, la put... *(Un autre coup.)* Heu... heu...

(Des râles, des gargouillements. Cela dure peu. Mais une sinistre besogne se poursuit.)

JUDITH, *peinant, ahanant.*

Inh... inh... *(Soudain elle a un cri de terreur :)* Non!

(Le bruit d'une chute. Le bond qu'elle fait pour se dégager du cadavre la remet en vue. La lune l'éclaire.) Ha !... ce corps sans tête qui m'étreignait ! *(Elle s'appuie au mât. Elle aperçoit à sa main le cimeterre ensanglanté : elle le rejette. Elle appelle faiblement :)* Ada ! *(Elle se dirige vers l'entrée de la tente. L'âme débordante d'horreur :)* Que je ne faiblisse pas ! O Tout-Puissant, ne permets pas que je faiblisse !... Ada ! *(Soulevant la portière :)* Ada !

SCÈNE VI

JUDITH, ADA.

ADA.

J'étais là... dormant sur la terre...

JUDITH, *levant les bras.*

Regarde!

ADA.

Quoi?

JUDITH.

C'est fait!

ADA.

Mais quoi?

JUDITH.

Au pied de notre montagne, au pied de cette sentinelle du seul Dieu...

ADA.

Vous n'avez pas...

JUDITH.

Il est tombé, le Superbe !

ADA.

Elle a...

JUDITH.

La voix de l'Eternel a rugi de Sion : « Qu'attends-tu, prometteuse ? »

ADA.

Elle a tué...

(Elle écarte le rideau ; elle est dans l'alcôve.)

JUDITH.

« Celui-là qui se glorifie dans ses armes, frappe-le de son propre glaive ! Et, l'ayant frappé à mort, tu trancheras la tête... »

ADA, *invisible.*

O-oh !

(C'est un hurlement d'épouvante.)

JUDITH.

« ... afin que tu puisses l'élever devant les miens, comme le signe de ma fureur et de ma royauté ! »

ADA.

Elle a tué son amant ! Elle a tué son amant ! Elle a tué son amant !

(On la revoit hagarde, fuyant cette abomination. Mais Judith bondit sur elle et l'entoure de ses bras, couvre son visage de baisers.)

JUDITH.

Ada, prends garde ! Ne crie pas ainsi ! Tais-toi !

ADA, *qui se débat.*

Elle a tué son amant !

JUDITH.

Rappelle-toi toutes mes bontés, ma clémence.

ADA.

Elle a...

(Judith lui ferme la bouche.)

JUDITH.

Par pitié, ne crie plus ! Jolie Ada, tu veux donc me perdre ! *(Tombant à genoux.)* Non, non, tu ne te tourneras pas contre moi ! Tu m'aimes bien... Je suis celle que tu nommes ta maîtresse chérie. Je suis Yaoudith, dont tu baisais les pieds !

ADA, *sans crier.*

Elle a tué son amant !

JUDITH.

Ada, ma chère petite Ada, ne sois pas folle ! Que le malheur ne nous vienne pas de toi !... Il faut traverser l'armée assoupie, s'enfuir vite, vite, avant que le soleil ne luise... Nous grimperons par le chemin de la montagne ! Nous courrons jusqu'à notre Béthulie ! Songe à ces pauvres gens... Songe à tous les honneurs que tu partageras avec moi !

(Tenant et caressant sa servante, Judith l'a menée jusqu'à un siège placé près du mât. Elle l'y installe.

ADA, *tout bas.*

Elle a tué son amant...

JUDITH.

Attends-moi ! Je dois obéir à l'ordre divin. Attends-moi sans bouger, chère enfant.

ADA, *violente.*

Non !

JUDITH.

Ada !

ADA, *qui s'est relevée, qui prend Judith aux épaules.*

Sa tête si belle... le feu noir de ses yeux, cette bouche pleine de désirs...

JUDITH, *épouvantée.*

Mais Ada...

ADA.

Pas vos mains ! Pas vous !

(Elle la repousse, entre dans l'alcôve.)

SCÈNE VII

JUDITH *seule, puis* ADA.

JUDITH, *triomphante.*

Louange à toi, Dieu de mon père Siméon ! Par le fer j'ai brisé les cerceaux de fer, celui de la Tentation et celui du Doute !... Le jour qui se lève est le premier de mes jours ! J'ai enfanté mon destin. La joie de mon cœur bouillonne et déborde... Mais je saurai me contenir devant cette fille imbécile. Sur le chemin du retour, j'emprisonnerai mon allégresse et mon chant ! *(Une fois encore elle écarte une toile, et ce qu'on découvre n'est plus la nuit.)* Phosphorescence bien-aimée... petite patrie victorieuse sans le savoir, tu t'éveilles dans l'affliction. Mes pauvres amis, vous criez à Dieu : « Voici la fin de nous! Eternel Sabaoth, tu t'es retiré de tes enfants et tu les livres en pâture au plus sauvage de tes ennemis, à Holopherne ! » Et cepen-

dant que vous vous lamentez, Holopherne n'est plus que deux tronçons qui se vident, et bientôt... *(Elle se tait. Ada est entrée portant quelque chose roulé dans le précieux pavillon du lit qui est taché de rouge.)* Sois louée, ô mon Ada ! Tu es forte. Tu as compris que les voies de l'Eternel...

ADA, *brutale.*

Venez donc !

(Elle jette sur son épaule le funèbre colis, elle sort.)

JUDITH, *sur ses pas.*

J'arrive, Béthulie !

SCÈNE VIII

(Vagaoo surgit du noir. Il suit des yeux les femmes qui s'éloignent. Perplexité. Il se rapproche du lit. A travers le rideau, il écoute intensément. A la fin, il risque un œil, puis se précipite dans l'alcôve. Presque aussitôt l'on entend son rire d'abord contenu, mais qui monte, qui s'enfle. Vagaoo reparaît. Il rit, il étouffe de rire. Il désigne alternativement l'alcôve et la campagne par laquelle s'enfuit Judith. Tout finit dans le rire du castrat.)

ACTE III

LE DÉSIR

Imaginez quelque paysage de montagne, désolé, un sentier abrupt, des morceaux de remparts reliant les défenses naturelles, et un bout de la maison de Judith. Là-dessus trois éclairages qui vont créer trois différents moments de la journée. Des nuages donneront l'impression de l'orage qui vient. Le glissement des nuages cachera petit à petit la maison de Judith et découvrira une masse rocheuse : ce contour nouveau transformera le décor. Et, bientôt, la nuit venue, apparaîtra, par le même procédé, ou par celui d'une transparence, le gibet.

SCÈNE PREMIÈRE

JUDITH, SAAPH, CHARMI.

Le rempart. La maison de Judith. Une terrasse. Un chemin qui monte. La fin d'un jour accablant. Un ciel embrasé.

CHARMI.

Tels sont les faits. Je puis affirmer en conscience que je n'ai rien omis. Bien chère

Yaoudith, vous connaissez à cette heure les événements tragiques qui ont rempli ces cinq journées ineffaçables.

JUDITH, *détachée, lointaine.*

Soyez sans inquiétude, mon ami respecté. Je ne souillerai pas mes lèvres d'une parole complaisante. La vérité tout entière, je la proclamerai après-demain à la face du Grand Pontife et des Prêtres et des Anciens qui l'auront suivi de Jérusalem !

CHARMI.

J'attendais cette réponse. Mais je vous en admire davantage, s'il est possible !

JUDITH.

Mon devoir n'est pas douteux. Ruben n'a pris aucune part à l'entreprise...

CHARMI.

Par bonheur ! Il l'eût fait échouer, cet esclave de la foule !

SAAPH.

De quel droit, alors, court-il à Sion, pour y porter la nouvelle et en ramener Joachim et tout le Temple ?

JUDITH.

Cette manœuvre ne lui vaudra aucun avantage, ni au gouvernement de Juda. Béthulie gardera le butin, les trophées et la gloire.

CHARMI.

Vous ne sauriez disposer de la gloire. Elle est inséparable de Yaoudith. Elle s'incarne en vous !

SAAPH.

Oui, chère merveille !

JUDITH.

Tout vient du Seigneur qui m'a choisie et favorisée incroyablement.

SAAPH.

Entendez-vous les voix ! Les nôtres ne s'arrêtent de chanter votre hymne que pour adorer votre nom miraculeux.

(Un silence.)

CHARMI, *à Saaph.*

Ainsi, les combats ont pris fin ?

SAAPH.

Nous ne trouvons plus rien à tuer !

CHARMI, *à Judith.*

Nous couperons demain soixante mille mains de captifs.

JUDITH.

Soixante mille !

CHARMI.

Je vous laisse, chers enfants. Yaoudith, qui avez abattu l'ennemi déclaré du seul Dieu, vous saurez démasquer les hypocrites également redoutables à son prestige !

JUDITH.

Allez en repos. Je n'écouterai pas les adulations des étrangers.

CHARMI.

Ah ! délivré d'adversaires sans vertu, si je pouvais prodiguer à Béthulie cette dernière flamme que l'Eternel a oubliée en moi, aux jours extrêmes de mon existence ! *(Prenant les têtes de Judith et de Saaph, les pressant l'une contre l'autre.)* Le vieux pasteur, pour qui le songe de la vie se termine, bénit votre union du fond d'un cœur où l'innocence fut préservée !

(Il s'éloigne à grands pas.)

SCÈNE II

JUDITH, SAAPH.

SAAPH.

C'est un homme aimable et bienveillant. Mais il a tort de rapprocher de votre immortel exploit la lutte oratoire qu'il a soutenue contre Ruben !

JUDITH.

Quoi de plus naturel ! Ce que les yeux n'ont pas vu existe si peu.

SAAPH.

Oh...

(Il baise les mains de Judith.)

JUDITH.

Cher Saaph !

SAAPH.

Mon cœur chéri...

JUDITH.

Quelle fumée !

SAAPH.

L'incendie du camp ne cesse de s'étendre. Le butin n'en sera pas moins prodigieux. Regardez tout ce qui monte et descend le chemin. Ne dirait-on pas deux bandes interminables de fourmis? Ah! jamais prodige du Seigneur n'égala ceci! Dans la vallée, le camp des Assyriens en flammes. Là-haut, plus loin que les rochers rouges, sur le dernier retranchement, la tête d'Holopherne. Et près de moi, assise, la pourvoyeuse de cette potence. *(Souriant.)* Voilà... Je tiens le cher bras si doux, la droite formidable qui arracha de sa tige ce rouge tournesol pour le piquer au rempart de Béthulie!

JUDITH.

Mais quelle fumée! Et, de ce côté, toutes ces hirondelles... Une poignée de cendres dans l'azur! Leur vol s'abaisse, les grandes pluies sont bien proches.

SAAPH.

Là, sur mon cœur, votre main! Et puis, plongez en moi ce regard céleste. Que votre esprit m'ordonne de prendre conscience de mon bonheur!

JUDITH.

N'êtes-vous pas heureux?

SAAPH.

Je ne sais. Je ne me guéris pas de cette terrible séparation... J'ai tant souffert! Je ne m'explique même pas toute ma souffrance... cette main mystérieuse qui m'effleurait et dont mon âme frissonnait si longuement. Ma Yaoudith, demain nous célébrons nos noces, demain je suis ton époux. Donne-moi maintenant le premier baiser de tes lèvres!

JUDITH.

Viens.

(Son bras enlace le cou de Saaph. Un profond baiser. D'un brusque mouvement, Saaph se détache.)

SAAPH.

Tu es toute pâle, Yaoudith!... Et tu pâlis encore!

JUDITH, *faiblement.*

Je t'aime...

SAAPH.

La tendre audace de ton baiser, fondant en moi comme un raisin délicieux, m'a mis au supplice... Pourquoi me fais-tu ce mal?... Mais quelle pâleur!... *(Epouvanté.)* Yaoudith!

JUDITH, *au désespoir.*

Saaph...

SAAPH.

Quoi ?

JUDITH.

Saaph... à mon secours !

SAAPH.

Parle !

JUDITH.

Oh ! non...

SAAPH, *violent.*

A l'instant même !

JUDITH.

Saaph... toi si droit, si fervent, crois-tu...

SAAPH.

Crois-tu ?

JUDITH.

Crois-tu... qu'on puisse aimer sans le savoir ?

SAAPH.

Parle, Yaoudith !

JUDITH.

Crois-tu qu'un être puisse... puisse tuer l'être qu'il aime ?

SAAPH.

Horreur !

JUDITH.

Oh! ne va pas supposer...

SAAPH.

Horreur! Je sais enfin! Je sais pourquoi le sentiment de ton absence m'était plus atroce que la crainte de ta mort.

JUDITH.

Veux-tu m'écouter!

SAAPH.

Je comprends tout... la honte, la brûlure!...

JUDITH.

Ecoute!

SAAPH.

Et mon impureté m'épouvante! Je suis impur autant que cette femme, puisque j'avais deviné obscurément son infamie.

JUDITH.

Cher enfant, je t'adjure, je te somme de...

SAAPH.

Inutile! Nous ne serons pas deux fois des complices. J'ai vieilli, Yaoudith! Je suis vieux...

Ah ! cinq jours peuvent être longs, tu sais... Plus longs que toute la jeunesse d'un homme !

JUDITH.

Saaph, j'exige...

SAAPH.

Adieu !

(Il s'enfuit.)

JUDITH.

Saaph, arrête !... Saaph !... Alors qu'il parte ! Toute peine est supportable, auprès de mon effroi, auprès de mon incertitude. *(De terribles pensées.)* Qu'ai-je fait par le sabre ? Par le sabre, ne me suis-je pas retranchée du bonheur ?... N'ai-je pas fermé la seule bouche, chassé l'unique chaleur, assassiné la caresse, le souffle ? *(Un silence.)* J'ignore... j'ignore absolument ce que j'étais lorsque mon bras se leva sur Holopherne !... Je ne connais pas cette femme qui a pu décapiter un cadavre !... Non, non, je ne la connais pas. Vanité des souvenirs ! Vanité du témoignage !... Mais quelle force démente me pressait si fort ? Egorger un homme ravi par le sommeil !... Je n'ai même pas revu ses yeux. Je ne me rappelle qu'un dormeur ! *(Elle se tait. Une tentation. La main tendue vers la montagne, elle prononce à demi-voix :)* La tête.

(Elle prend son manteau, elle s'en enveloppe lentement. Elle s'engage dans le chemin.)

SCÈNE III

JUDITH, *puis* SAAPH.

Dans la montagne, plus haut. Le rempart. Le chemin qui monte parmi d'âpres rochers. Le vent s'est levé et siffle atrocement. La nuit vient, et l'orage.

JUDITH, *survenant.*

Mes forces m'abandonnent... Tout mon corps est trop douloureux !... *(Se laissant tomber à terre.)* Ah ! je suis bien lasse... Quelle expédition insensée ! Pourrai-je atteindre le sommet avant la nuit ?... Et sur ma tête la pluie s'amasse méchamment... la première grande pluie, que nos bergers craignent si fort ! Le filet aux mailles innombrables, aux dures mailles, va s'abattre sur moi... Le torrent dévalera comme une bête bondissante ! Je périrai dans la montagne. En route, Judith !... Demain, il serait trop tard ! La tempête aura déraciné le gibet, roulé, défiguré la tête. En route vers son visage, vers le reflet de sa vie... vers l'écho de sa voix !... Nulle parole

vivante ne peut t'apaiser. En route, mon cœur trop lourd, et mes membres brisés!

(Elle fait quelques pas. Débouchant d'un autre sentier, Saaph surgit devant elle.)

SAAPH.

Yaoudith!

JUDITH.

Que fais-tu ici? *(Mais Saaph chancelant, hors d'haleine, ne peut que comprimer sa poitrine de ses poings.)* Réponds!... Qui a pu t'enseigner mon chemin?

SAAPH, *pouvant à peine parler.*

Par les raccourcis, j'ai couru comme un fou... Des soldats vous avaient vue sur les remparts qui pressiez le pas, qui parliez toute seule...

JUDITH.

Saaph, aie pitié de moi! Laisse cette malheureuse poursuivre sa course!

SAAPH.

Il faut que tu m'entendes.

JUDITH.

Non... ne me retiens pas. Tu ne peux te douter...

SAAPH.

Tu te trompes. Je devine où tes pas te portent.

JUDITH.

Le moindre retard peut m'être fatal. Je dois gagner de vitesse l'orage et la nuit!

SAAPH.

Je n'ai que peu de mots à dire, et tu repartiras. Yaoudith, je te vénère! Ton action sublime brillera dans le trésor humain, dans l'héritage des générations!

JUDITH.

Laissons cela! Et ce n'est pas vrai!

SAAPH.

C'est vrai! Il ne dépend pas de toi que la mort d'Holopherne soit une impérissable leçon! Quelles furent tes défaillances? Par quelles voies tortueuses entras-tu dans la gloire? Il n'importe. Seuls demeurent l'épée qui lance son éclair, le sang jaillissant du monstre, et cette faible patrie sauvée par l'héroïsme d'une de ses enfants. C'est bien là ton avis, Yaoudith? Vivent cette blancheur et cette beauté! N'est-ce pas?

JUDITH.

Regarde l'horizon! Si tu ne me souhaites pas une vie de torture...

SAAPH.

J'ai fini. Tu vas voir! Yaoudith, je ne redoute que ma douleur. La douleur peut inspirer des révoltes détestables...

JUDITH.

Regarde l'horizon!

SAAPH.

On n'est pas le maître de sa souffrance. Aussi, Yaoudith, j'ai résolu de ne plus souffrir.

(Il pousse un cri étouffé et roule à terre devant elle.)

JUDITH.

Saaph... Qu'y a-t-il?... Mais Saaph... *(Elle se jette sur lui. Il s'est poignardé sous son manteau.)* Mon petit, pardonne-moi!... Pardonne à ta funeste bien-aimée! Ne me quitte pas sans murmurer la parole de pardon!

SAAPH, *faiblement.*

Oh! tes petits pieds...

JUDITH.

Quoi?

SAAPH.

Comme ils saignent! Ils se sont déchirés à toutes les pierres... Regarde, mon amour!

JUDITH.

Il me plaint! *(Un silence.)* Je voudrais être toi.

SAAPH.

Je pars content!

JUDITH.

Malédiction de la naissance!

SAAPH.

Je meurs pour tout ce que j'ai chéri. Ne te désole pas! En me frappant à mort, je n'ai fait qu'obéir au plus enivrant appel.

JUDITH.

Malheureux enfant, tu souffres... Tu souffres dans ton corps si jeune! *(Un silence.)* Ah! son geste a décidé de moi. Je renonce. Je renonce à votre lumière, face, là-bas, dans le vent!... Adieu, mon amant, qu'agite une fois encore la tempête! Vos lèvres de glace garderont mon secret. Je reste auprès de toi, frère chéri, pour prier et pleurer jusqu'à l'évanouissement de nos âmes. Nous finirons ensemble. *(Une pause.)* Mais oui, mes pieds sont tout ensanglantés!... Comment ne l'avais-je pas senti? J'ai dû m'avancer beaucoup plus loin que je ne le supposais! *(Elle se lève.)* Naturellement!... Voilà les rochers rouges! Ils forment cette masse plus sombre que le ciel noir.

Je reconnais leurs contours... Mais je touchais presque à mon but!... Une heure de marche m'eût suffi pour franchir l'espace qui reste... Oui, oui, le sentier monte encore jusqu'à ce plateau, puis se divise en deux... *(Elle veut passer. Mais le corps étendu de Saaph barre le chemin. Elle enjambe ce corps. Elle avance en parlant.)* Je tournais à droite pour éviter le ravin, et ensuite j'aurais retrouvé le rempart... Alors, quelques centaines de pas, tout au plus, me séparaient de...

(Marchant vers le sommet, elle disparaît. Un long silence.)

SAAPH.

Yaoudith... j'ai très soif. *(Un silence.)* Ma Yaoudith, n'entends-tu plus ma voix? *(Un silence.)* Oh! j'ai soif...

SCÈNE IV

JUDITH.

La pluie torrentielle, les rafales de vent, le tonnerre qui gronde, d'incessants éclairs. Le chemin monte à pic vers une sorte de plate-forme parmi les rochers. Sur cette maçonnerie s'élève un gibet. Pendue par les cheveux, la tête d'Holopherne.

(Un temps, la scène demeure vide. Enfin paraît Judith, ruisselante d'eau, défaite.)

JUDITH, *à la lueur d'un éclair, aperçoit d'en bas le gibet et crie :*

Holopherne ! *(Tandis qu'elle monte, la foudre éclate encore.)* Holopherne, me voici ! *(Elle est près du gibet.* LA FOUDRE. *Un silence.)* Tête exsangue, vestige suprême, Holopherne, jamais tu ne me parus plus auguste. *(*LA FOUDRE. *Elle se jette à terre.)* Tu t'égales à ce paysage éternel, à cette désolation, à toute cette grandeur ! *(*LA FOUDRE. *Criant :)* Je t'ai vu !... Un astre dans la nuit ! O Grave, ô Magnifique, je me prosterne plus bas. (LA FOUDRE.) O-oh ! ses lèvres ont remué ! (LA FOUDRE.) Oui, toute sa belle

figure s'anime!... Bienheureuse Yaoudith, Dieu te favorise d'un prodige nouveau! (La foudre.) Holopherne va parler!... parler à mon esprit! (La foudre.) Holopherne, toi, notre Maître, à présent, dis-moi... Que suis-je? (La foudre.) Réponds, Majesté!... Je veux savoir! Je veux savoir!... Je veux savoir. *(La foudre. Judith crie avec toute sa rage :)* L'éclair est trop court! *(Un silence. La foudre. Elle se hisse sur une grosse pierre, s'appuie au gibet qu'elle entoure de ses bras. Une attente. La foudre.)* Quoi... plus de regard? *(Une attente. La foudre.)* Non... plus rien qu'un informe déchet! (La foudre.) Les corbeaux ont déchiqueté le visage, ont mangé les yeux...

(Elle descend la montagne, elle fuit vers Béthulie, encore... Les éléments l'enveloppent. Le tonnerre la poursuit d'un rire énorme.

TABLE

Pages

N. B. 9

Acte premier. 13

Acte deuxième. 87

Acte troisième. 205

PARIS — IMPRIMERIE MICHELS FILS
6, 8 et 10, Rue d'Alexandrie.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 076147583